

Facultés inconnues

K.H. Scheer - D.A.S - 12

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

K.-H. SCHEER

FACULTÉS INCONNUES



FACULTES INCONNUES

K.-H. SCHEER

FACULTES INCONNUES

ROMAN

COLLECTION « ANTICIPATION »

**EDITIONS FLEUVE NOIR
6 rue Garancière PARIS VI^e**

Le titre allemand de cet ouvrage est :
FAHIGKEITEN UNBEKANNT

Traduit et adapté par : Ruth J. Pechner

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproduction strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants causes est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal

© 1979 EDITIONS • FLEUVE NOIR », PARIS.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN 2-265-009164

CHAPITRE PREMIER

« La volonté de vouloir est synonyme d'être ou de non-être. »

Cette phrase sibylline venait d'être dite par un représentant des mathématiciens logistiques.

Nous avions bien été obligés de vouloir, nous, les populations de la Terre. On ne nous avait pas laissé le choix depuis l'apparition des êtres super-intelligent venus du fond de la galaxie. Il ne servait à rien de se terrer, chacun dans son territoire. Les autres étaient là, nous n'étions pas les seuls habitants de l'espace doués d'intelligence.

L'homme à mes côtés était russe, celui qui se tenait un peu en retrait chinois. Il avait sur sa manche le symbole du dragon de feu, signe de l'unité d'élite de la grande confédération asiatique, qu'on appelait vulgairement les troupes de choc du ciel. Il y a un an à peine, nous nous serions regardés en chiens de faïence.

Les épaulettes du Russe portaient le symbole de la voie lactée. Nous le connaissions, il était capitaine dans les troupes aéroportées de débarquement spatial.

J'avais pour ma part, sur le cœur, la comète, symbole des Occidentaux. L'aigle rouge et or sur mes épaulettes indiquait mon grade de colonel de la division de surveillance américano-européenne de Luna-Port ».

En vérité, je n'avais pas encore obtenu ce grade, mais les spécialistes de nos services s'en moquaient éperdument.

Un agent actif des services du C.E.S.S. (Centre d'Espionnage Scientifique Secret) devait se mettre dans la peau du personnage exigé pour l'accomplissement de sa mission. Cela faisait partie de notre manuel et chez nous, on ne plaisantait pour ainsi dire jamais !

Les questions sans réponses posées par la découverte de « Zonta », une ville édifiée depuis des millénaires par les intelligences martiennes disparues, ne cessaient de croître. Les machines découvertes là demeuraient un mystère pour nos spécialistes les plus éminents ; les ordinateurs les plus perfectionnés essayaient vainement de découvrir la signification des symboles martiens. Cette découverte nous permettrait de pénétrer les mystères scientifiques et techniques représentés.

Les équipes les meilleures, les plus spécialisées et les plus compétentes, constituées par tous les peuples de la Terre depuis la

découverte de cette cité souterraine, avaient été mobilisées. Tous les humains s'étaient unis pour tenter de trouver la solution du problème laissé en héritage par les Martiens. Il fallait surmonter les difficultés et essayer de comprendre.

Nous étions exactement dans la situation du profane ayant découvert qu'en appuyant sur un bouton bleu, il fait fonctionner un propulseur atomique, en ignorant tout de la manière dont ce propulseur fonctionne. Si un jour il tombe en panne, le profane sait qu'il y a un défaut quelque part. Et s'il n'est fêré ni de physique, ni de mécanique, il se trouve confronté à un problème pratiquement insoluble, ne pouvant pas envisager de procéder à une réparation quelconque.

C'est ainsi que cela se passait pour nos équipes, pourtant constituées par les savants les plus éminents de la Terre. Les mines traduisaient l'ignorance totale, et tous les essais étaient infructueux. Ceux qui avaient construit Zonta étaient d'au moins cinq millénaires en avance sur nous.

Je n'avais heureusement pas à m'occuper de ces choses-là. Je n'aurais pas été capable de comprendre l'héritage laissé par les Martiens, malgré les douze ans d'études spéciales qu'il m'avait fallu faire à l'académie du C.E.S.S.

Mon rôle consistait à surveiller le plus discrètement possible tous ces hommes et toutes ces femmes et à faire en sorte que leur travail se poursuive dans le calme et la sérénité.

Sous nos pieds, dans la ville de Zonta, se trouvaient des armes d'une puissance indescriptible, des machines merveilleuses témoins de connaissances incroyables dans toutes les sciences et toutes les techniques.

Je me demandais la raison pour laquelle nous avions dépensé des sommes fabuleuses pour construire et perfectionner les postes spatiaux, les aires de stockage et les astroports. On avait l'impression que Zonta ne présentait plus autant d'intérêt.

— Vous semblez perdu dans vos pensées, colonel.

La voix de basse de Tronskij me fit ressurgir dans le présent ! Il riait, mais d'un rire un peu forcé, en me montrant une machine gigantesque avançant sur des chenillettes. Le minage silencieux, destiné à désintégrer la roche, avait fait s'effondrer toute une paroi. A sa place un monticule de cristaux, scintillants et fins comme la poussière, s'était formé. L'opération avait transformé la structure moléculaire de la pierre.

Nous éprouvions de grandes difficultés pour creuser en un temps réduit une galerie aussi large et profonde que possible. Les problèmes que nous rencontrions sur la Lune provenaient en majeure partie de la

gravitation minime, de l'aération et de la pression atmosphérique réduites.

Nous prenions des précautions d'autant plus grandes que nous venions de subir une terrible épreuve : la caverne ouverte par le désintégrateur était si vaste qu'hommes et appareils avaient été aspirés par le vide. La décompression avait produit un effet explosif d'autant plus meurtrier que les ouvriers n'avaient pas eu le temps d'assujettir leurs casques.

J'avais donc donné l'ordre strict de ne travailler qu'avec des casques fermés.

Les installations de Zonta recelaient d'innombrables mystères. Nous avions l'impression que les constructeurs avaient intentionnellement renoncé à faire communiquer les cavernes entre elles. Nous pensions que c'était en raison de la guerre intersidérale survenue entre les Martiens et les Denebiens dont nous avons vu quelques séquences sur les films retrouvés.

Les entrées existaient, mais si bien cachées qu'on ne pouvait les déceler en surface. Quand nous trouvions les voies d'accès, une fois à l'intérieur, nous étions émerveillés de leur simplicité ingénieuse.

Pour l'instant, les palpeurs indiquaient l'imminence d'une nouvelle percée. La machine à déblayer poussait ses tuyaux aspirants dans l'amas de poussières, des turbines tournaient à fond. Des tonnes de ce qui avait été une paroi rocheuse étaient aspirées, introduites dans la déblayeuse et pressées en blocs solides à l'aide de champs magnétiques. Il s'agissait d'une presse énergétique, transformant les poussières en blocs de vingt tonnes lunaires, c'est-à-dire cent vingt tonnes terrestres. Le problème très ardu des transports avait également été résolu.

Comme nous nous attendions à chaque instant à subir une décompression brutale, un ingénieur donna des ordres pour que d'énormes masses d'air comprimé fussent prêtes afin d'assurer la compensation nécessaire.

Au moment d'ordonner la fermeture des casques, j'entendis le grésillement de mon petit émetteur-récepteur. Un simple appareil de l'armée, non équipé pour recevoir nos sup-ondes ultra-courtes.

Le silence était rétabli. Tronskij était nerveux, tout comme moi. Qu'allions-nous découvrir dans la nouvelle caverne ?

— Monsieur, on vous attend à la surface. La navette transportant le lieutenant Miller vient d'alunir.

Le nom ne me disait rien. Et pour cause ! Tous les agents actifs de notre organisation étaient affublés de ce patronyme.

— J'arrive ! En attendant, faites entrer le lieutenant dans mon bureau...

Je ne pus donner le change à Tronskij. Il s'était aperçu de mon inquiétude.

— Mauvaises nouvelles ?

— Je n'en sais rien. Un messenger venant tout droit de Washington. J'espère seulement que je ne serai pas transféré ailleurs !

— Il faudrait transférer tout homme ayant passé plus de trois mois dans cet enfer. Nous vivons dans un environnement fait du passé et de l'avenir. Un homme normalement constitué ne peut le supporter que si ce passé ne comporte pas que des mystères. C'est déjà assez éprouvant. Mais si des dangers imprévisibles vous guettent à tout instant, il y a de quoi devenir fou...

Les yeux de Tronskij recelaient une lueur inquiétante. Il était grand temps pour lui de retourner sur Terre pour six mois au moins.

— Prenez la direction des opérations, Stepan, et faites fermer les casques à temps. Je n'ai pas envie de retrouver encore des morts par décompression !

— Gunson ! (C'était mon nom officiel sur la Lune.) Savez-vous ce que je redoute depuis de longs mois ?

Nous y pensions tous, d'ailleurs. Il serait dangereux pour l'équilibre psychique de notre équipe, de retrouver un Martien, même mort !

Je ne le comprenais que trop bien. Tous, sans excepter les savants, nous vivions dans la crainte d'un tel moment. Les bactériologistes encore davantage. Quelle pouvait être la composition chimique des corps des Extraterrestres ? Quels microbes s'y trouveraient ?

— Stepan, ne vous inquiétez pas. Je suis persuadé que les nouvelles cavernes recèleront de nouvelles machines ou bien une agglomération...

Passant par le sas provisoire en plastique armé, je montai à bord de mon petit véhicule électrique. Deux kilomètres d'un tunnel rectiligne pour arriver à la ville sous-lunaire et à la voie en forme de spirale construite par des techniciens martiens. La montée était raide. Le revêtement noir, brillant, était intact bien que cette partie de l'agglomération eût, depuis toujours, été soumise à une pression constante. Dix minutes plus tard, j'étais parvenu aux principales voies de circulation.

D'énormes hangars s'ouvraient devant moi. Je traversai les salles des machines, contournai le centre abritant des centrales énergétiques pour parvenir finalement dans le hangar central. Il s'agissait d'un

dôme immense, profondément enfoncé dans le sol lunaire. Il était si haut qu'on n'en voyait pas la coupole et, dans un certain sens, on avait l'impression de vivre sous un ciel libre. Des soleils atomiques artificiels étaient maintenus par de mystérieux champs magnétiques.

Un des innombrables mystères dont nous ne connaissions pas la solution... Nous pensions qu'il s'agissait là d'un effet hydrogène-hélium, conjointement à un cycle très compliqué de décomposition du carbone, dû à un catalyseur merveilleusement stable.

Et tout cela, chose presque incroyable, datait de plus de 187000 années. L'intelligence humaine avait de la peine à l'admettre.

Quel que fût l'endroit sur lequel nos regards se posaient, pas la moindre trace d'usure ou d'érosion. Il semblait qu'hier encore Zonta était habitée. Toutes les machines fonctionnaient sous le contrôle de robots fantastiques, du nettoyage de la voirie jusqu'à l'entretien des immenses centrales nucléaires. Les moindres défaillances étaient automatiquement réparées sur-le-champ.

Tout cela était étrange et inexplicable, et créait des psychoses de peur. Nous nous sentions menacés. Les soldats de l'unité d'élite, préposés à la garde, avaient de plus en plus tendance à se servir de leurs armes à tort et à travers.

Les hommes s'en rendaient bien compte. Tout ce que nous avions découvert n'était pas le fait de l'intelligence humaine. Des forces inconnues, extraterrestres, en avaient été, peut-être l'étaient-elles encore, responsables.

Notre proposition d'armer les troupes de surveillance uniquement de gourdins avait été refusée par tous les gouvernements. Ces messieurs ne comprenaient pas qu'au bout de trois semaines, l'homme le plus aguerri ne fût plus qu'un paquet de nerfs.

Zonta ne supportait pas les rêveurs perdus dans leurs fantasmes. Il fallait travailler dur pour recueillir ce riche héritage parsemé d'embûches. Avant d'être à même de récolter ce que d'autres intelligences avaient semé, nous devons développer nos propres structures intellectuelles. Les obstacles semblaient incommensurables. Nous n'avions nullement oublié les dangers encourus lorsqu'un autre peuple galactique était sorti de son hibernation.

Ce danger avait pourtant eu un effet positif. Devant la menace, tous les peuples de la Terre s'étaient rassemblés pour n'en former qu'un seul. C'est à cela que je pensais en roulant rapidement. Oui, la venue des Denebiens avait provoqué en trente-six heures une union à laquelle l'humanité aspirait depuis bien longtemps. Tous les problèmes mineurs avaient été balayés d'un coup.

Mon véhicule s'arrêta devant une construction en forme de pagode ayant abrité, deux cent mille ans auparavant, les sièges gouvernementaux et administratifs des Martiens disparus. L'amiral

Saghon y avait vécu, car notre Lune constituait pour les Martiens un bastion avancé et un refuge éventuel.

Dans le fond du hall, j'aperçus les deux galeries verticales. Nous avions arrêté les champs anti-gravitationnels car l'effet produit sur notre santé psychique était trop fort. La peur instinctive qui m'avait saisi à mon seul et unique essai était encore dans ma mémoire. Soudainement, je n'avais plus senti mon poids, des nausées provenant de l'apesanteur m'avaient secoué, et, léger comme une plume, d'une simple pichenette, j'avais été propulsé vers le haut.

Nous n'avions pas encore réussi à déterminer très exactement la gravitation. Et pourtant, ces intelligences disparues depuis des millénaires l'avaient, non seulement comprise, mais maîtrisée et utilisée.

Nous, nous étions fiers d'avoir pu découvrir le système de mise en marche des cheminées de montée et de descente. Quant à les utiliser, c'était un autre problème.

En montant les marches pour me rendre à mon bureau situé au deuxième étage, des sentiments de respect, d'admiration en même temps qu'un certain malaise m'envahirent. Le sol en mosaïque que je foulais avait vu passer des êtres dont nous ne savions pratiquement rien. La ville de Zonta, construite dans les profondeurs du sol lunaire, recelait encore d'innombrables mystères.

Les mécanismes d'ouverture des portes fonctionnaient comme au premier jour. La chaleur organique du corps humain les déclenchait. Leur fermeture étanche prouvait que les constructeurs envisageaient une décompression soudaine.

Mon bureau était isolé du monde extérieur. On avait installé un petit sas entre l'antichambre, la salle de garde et mon bureau proprement dit. La salle semi-circulaire était équipée d'un mobilier terrien. Ces meubles fonctionnels de métal et de plastique, d'une forme abstraite, semblaient étrangers à cet environnement parfait. Les murs étaient éclairés par des ondes lumineuses de couleur pastel s'harmonisant à la perfection.

Lorsque j'entrai, un homme grand et mince, aux cheveux sombres et aux traits communs, se leva. Il portait l'uniforme des services de sécurité de l'espace, mais n'en faisait pas réellement partie.

Le lieutenant TS-19, agent actif du C.E.S.S. était venu sans masque. Son visage m'était familier, ce qui constituait une exception. En effet, le C.E.S.S. tenait à ce que ses agents conservent l'anonymat le plus rigoureux, même en présence de leurs collègues. Mais pour nous, il en allait autrement car, au cours de missions précédentes, nous n'avions pu faire autrement que de nous découvrir.

Son regard scrutateur parcourut mon masque biologique me rendant parfaitement méconnaissable. TS-19 était extrêmement

circonspect. Je m'y attendais d'ailleurs. Personne, sur la Lune, ne connaissait mon identité véritable. Ici, j'étais le colonel Gunson des services de sécurité de l'armée.

— C'est bien moi, TS-19, asseyez-vous. Vous savez bien qu'il me serait difficile de me débarrasser de mon masque.

— Je vous ai reconnu à votre démarche. D'ailleurs, le temps presse trop pour que nous procédions à une identification compliquée. Le patron m'envoie sans masque, le torchon brûle !

Je m'y attendais. Les couleurs changeantes des murs en perdirent leur effet calmant. Ma main, tenant le briquet allumé, s'arrêta à mi-chemin entre la table et ma cigarette.

— Sommes-nous parfaitement seuls ?

— Autant qu'on peut l'être dans un lieu parfaitement verrouillé et étanche ! Que se passe-t-il ? Des difficultés au niveau cosmique ?

— Je ne le crois pas. Quoique... Je ne sais pas grand-chose et pourtant le Vieux estime que ces fragments sont tellement importants qu'on ne peut pas les passer par radio. On m'a expédié ici par une navette télécommandée ultra-rapide, presque 80 G. C'était à la limite du supportable pour moi.

— On vous ordonne, monsieur, de ne rien faire d'autre que de surveiller les salles nouvellement découvertes. Le Vieux cherche désespérément une construction martienne ressemblant à un cube dont les arêtes auraient été arrondies. L'avez-vous découverte ?

— Vous êtes dingues, au Q.G. ? Si une telle chose avait été découverte, elle aurait été immédiatement signalée par radio !

— C'est que... Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond ! L'ordinateur géant fonctionne à plein rendement. L'équipe de physiciens, sous la direction du professeur Scheuning, ne connaît pas une seconde de repos. Je me demande pour quelle raison ils veulent ce cube ! Il paraît que ce truc est un navire spatial.

La nouvelle me coupa le souffle. TS-19 me fit un bref compte rendu.

— Le Vieux n'avait qu'à m'appeler au lieu de faire tant d'histoires. De toute manière, je sais pertinemment que nous n'avons rien découvert de semblable. Les Martiens préféraient la forme sphérique, idéale. Quelle idée de penser à un spatonef cubique ? Ne faites pas cette tête-là. Vous devez en savoir davantage !

— Je vous assure que c'est très exactement l'ordre que l'on m'a donné. Il faut renforcer les mesures de sécurité. Il faut immédiatement mettre le cube à l'abri, si vous le trouvez.

— Le mettre à l'abri ! Non mais, vous croyez que des fantômes se baladent par ici ?

— L'isoler pour que des savants ou des techniciens curieux ne puissent s'en approcher. Défense absolue d'y toucher ! Il pourrait faire sauter la moitié de la Lune, ou bien...

— Ou bien quoi ?

— Suppositions purement personnelles, monsieur. J'étais sur les lieux à l'arrivée du Vieux au Space-Department. Le ministre a été provisoirement suspendu. Le ministère a été immédiatement mis aux ordres du C.E.S.S. Le patron projette quelque chose. Quelque chose contrevenant à la constitution des Etats-Unis. Cas d'exception sous le coup des lois d'exception ! Vous me comprenez ?

— Cette loi n'entre en vigueur qu'en cas de danger pour l'espèce humaine !

— Il semblerait bien qu'il en soit ainsi. Des messagers spéciaux ont été envoyés à Moscou, Genève, Pékin et Congo-City ! Au moment de mon départ, la plupart des patrons des services secrets étaient arrivés. Tout ce que je sais, c'est qu'en votre qualité de patron des services secrets sur la Lune, ordre vous sera donné de multiplier les recherches et les forages. Un tel cube doit s'y trouver !

De faibles secousses se produisirent pendant que j'arpentais mon bureau de long en large.

— Qu'est-ce que c'est ? Un accident ?

— Calmez-vous, TS-19. On vient de percer une nouvelle caverne. C'est la décompression... Ne vous énervez pas, ils ont trouvé une caverne, mais rien ne laisse présumer de la présence d'un cube. Il y a encore plus de vingt cavernes, alors...

La sonnette du vidéo grésilla. Tronskij à coup sûr !

— Alors, ça y est ? Vous avez percé, Tronskij ?

— Vous l'avez deviné. L'aspiration n'était pas très forte. Pas d'accidents, tout le monde se porte bien. La caverne est grande et pour ainsi dire vide.

— Vide ? Ce serait la première fois. Les vieux Martiens n'avaient pas pour habitude de gaspiller la place ! Vous avez mis les projecteurs en place ?

— A l'instant même ! Attendez, je vous mets en communication.

Tronskij suivait les machines gigantesques. Il était à pied. Les projecteurs s'allumèrent.

— Voulez-vous descendre ?

Pratiquement vide, la caverne. Juste deux machines, grandes comme des maisons. On dirait des réacteurs atomiques. L'une des constructions semble détruite. Fondue comme un flan. L'autre paraît en bon état.

L'image se précisait. La chose qui apparaissait sur l'écran avait une forme cubique aux arêtes arrondies !

— Tronskij ! En arrière, vite. N'y touchez pas. Danger imminent ! Je viens d'en être averti. Retirez votre équipe et verrouillez l'entrée par des cordons de sécurité. J'arrive !

— Mais je...

— Ne posez pas de questions. Sortez de la caverne, vite ! Ne permettez à personne d'y pénétrer !

— Et alors, dit TS-19, que faites-vous du hasard ? Le Vieux a dû s'en douter !

— Deux astronefs, l'un à moitié détruit ! Que faire, maintenant ?

— Passez seulement votre numéro de code en attendant l'arrivée des spécialistes que le Vieux ne tardera pas à envoyer.

— Et moi, pendant ce temps-là, je pourrai me battre contre les équipes scientifiques internationales ?

J'exécutai les ordres, ce qui déclencha une tempête de cris et de protestations.

Tronskij se propulsa dans mon bureau comme un fou ! Kanonewe, commandant des services de Congo-City, s'y trouvait déjà en qualité de représentant des Africains.

— Qu'est-ce que cela signifie ? questionna Tronskij. Par l'enfer, ces machines, qu'est-ce que c'est ? Les archives contenant des films sur

le comportement sexuel des vieux Martiens ? Gunson, j'exige des précisions. Les types de la garde spatiale asiatique ont manqué me tirer dessus !

— C'est ainsi, mon frère, dit Kanonewe.

Son visage d'un noir d'ébène souriait.

— Qu'est-ce qui se passe ? On dirait que quelqu'un nous en veut.

— Vous alors ! Calmez-vous ! Occupez-vous d'exécuter les ordres ! Nous devons attendre l'arrivée de la Commission spéciale envoyée de la Terre. Tout le reste ne nous concerne plus.

— Ne racontez pas d'histoires, Gunson, dit le Russe. Vous venez de dire que vous avez reçu un avertissement.

— Je me suis peut-être mal exprimé. Je ne sais pas ce qu'il en est de ces constructions. Je ne suis pas un savant !

— Justement, les savants se pressent devant l'entrée, dit le Chinois. Les ordres reçus les ont rendus fous !

— Placez cinq cordons de garde. Verrouillez l'entrée par des blindés. Les sas demeurent fermés. C'est tout. Nous sommes des soldats et devons nous conformer aux ordres reçus !

Les visiteurs s'en allèrent.

— Sale situation ! dit TS-19 en souriant.

Cela me paraissait curieux, curieux et étrange. Enfin, le général à quatre étoiles Arnold G. Reling, patron tout-puissant du C.E.S.S. devait savoir ce qu'il faisait.

CHAPITRE II

Quelque chose clochait. C'était incompréhensible et angoissant. Rien qu'à penser à ce drôle de savant, mon cerveau tournait à cent à l'heure. Pourtant, le professeur David Goldstein était normal, gentil et affable. Seulement, je n'arrivais pas à le situer dans le contexte. Si je n'avais pas connu sa spécialité, il ne m'aurait pas intrigué. Quelques années auparavant, ses travaux publiés sur « la constante énergétique dans le déroulement temporel » avaient fait sensation. Il en avait fait état au cours d'un congrès de physique et, à cette époque, ses collègues n'avaient pas semblé le prendre au sérieux.

Pour quelle raison le patron l'avait-il fait venir sur la Lune ?

Il y avait une quantité d'autres savants et techniciens à bord de la navette spatiale. Comme chef des services de sécurité. Je les avais accueillis. Il y en avait tellement que l'on pouvait penser à une déportation sur la Lune de tout ce que la Terre comptait de savants éminents.

J'étais ennuyé de nager ainsi dans l'incertitude, car jusqu'à présent j'avais pensé être un agent spécial estimé et bien renseigné.

Les savants grouillaient dans la nouvelle caverne comme les asticots dans un fromage et moi, je n'avais pour unique mission que d'assurer leur sécurité. Mon subconscient semblait s'attendre à tout moment à une catastrophe de grande envergure et je sursautais à la moindre secousse, au plus petit bruit insolite.

Je me demandais quand je serais relevé pour une autre mission. D'autant plus que Tronskij et Kanonewe me faisaient la gueule. Ils me tannaient sans arrêt pour essayer de glaner quelques indices.

Scheuning et Goldstein refusaient de me donner le moindre renseignement, et faisaient dévier immédiatement le sujet de la conversation.

TS-19, connu pour son calme olympien, était nerveux et pestait presque autant que Tronskij.

Je l'avais examiné, ce cube mystérieux, mais n'avais rien découvert. Il était constitué de métal MA, comme toutes les autres machines martiennes. Scheuning, d'un air blasé, m'avait dit que les propulseurs n'avaient rien d'extraordinaire, ils ne dépassaient pas la vitesse de la lumière et étaient tout juste bons pour les voyages intergalactiques !

C'était plutôt énorme comme déclaration ! Ces savants, ils savaient pourtant que nos astronefs à propulsion plasmique se déplaçaient à dix mille kilomètres/seconde seulement... Scheuning, lui, trouvait normal cet héritage des Martiens, son esprit s'était adapté à leurs prouesses techniques.

La seule chose que j'avais apprise, c'est que les cubes atteignaient la « simple » vitesse de la lumière !

Scheuning était occupé à mettre le réacteur du cube en état de fonctionner, ce qui fit dire à l'un de mes hommes :

— Si ces machines sont en état de fonctionner et que les cerveaux de nos savants ne fonctionnent que partiellement, alors tout fonctionnera tellement bien que nous cesserons de fonctionner !

Nous en étions là au moment d'un appel de TS-19, me priant de venir à mon bureau. Ouvrant la porte du sas, je me trouvais face au canon de la Taruff automatique 222. Cela me fit froid dans le dos, car je savais pertinemment que l'arme de mon collègue était chargée de missiles explosifs.

— Vraiment, mon cher, vous tenez votre arme avec une élégance sans pareille, lui dis-je d'un air glacial.

— Simple mesure de précaution, répondit-il en souriant furtivement. Je me suis permis de poser votre émetteur de sup-ondes ultracourtes sur votre bureau. Appel en provenance du Q.G., et en direct. Le satellite Michigan assure le relais. En vous dépêchant, vous entendrez le message avant qu'il ne disparaisse à l'horizon.

Evidemment, ces ondes ne se transmettaient qu'en ligne droite ! Je me rendis à mon bureau et TS-19 se mit en faction devant la porte.

Le récepteur fonctionnait, l'écran était éclairé. La communication et l'image étaient sans interférences.

Reling donnait lui-même ses ordres. Je ne pus m'empêcher de sourire lorsqu'il se présenta.

— Reling vous parle.

Pardieu, je le savais bien ! Il me semblait nerveux, tendu.

— Colonel, vous revenez sur Terre, toutes affaires cessantes. Un remplaçant arrive. Vous prenez immédiatement place à bord du croiseur spatial. Votre remplaçant viendra très exactement dans treize heures. Prenez immédiatement contact avec le professeur Goldstein. Dites le mot de code « forage pétrole », cela le rendra plus loquace. Faites le nécessaire pour simuler un accès aigu de dépression nerveuse aussitôt après votre entretien avec Goldstein. Faites comprendre à mimot que vous avez demandé depuis plusieurs semaines d'être relayé.

Allez ensuite chez le médecin. J'annoncerai par radio l'arrivée du nouveau commandant. Vous vous rendrez aussitôt au Q.G. C'est tout. Avez-vous des questions à poser ?

Je jubilais intérieurement.

— Non, monsieur, pas de question. Je ne suis que trop heureux de me rendre bientôt à l'air libre. Et TS-19 ?

— Le nouveau patron des services de sécurité lui intimera l'ordre de vous accompagner pour votre vol de retour. D'autres agents seront envoyés à Zonta. Travaillez proprement et ne vous occupez pas du reste. Disparaissez discrètement. Faites vos adieux à vos hommes. Je vous attends. Terminé !

TS-19 traversait le bureau, raide comme un échassier, les yeux vides de toute expression.

En rangeant l'émetteur, je jetai un coup d'ail furtif à mon bracelet-montre. Plus que treize heures !...

— TS-19, veuillez vous assurer de l'endroit où se trouve le professeur Goldstein !

Il le découvrit tout simplement dans son atelier jouxtant la caverne. La communication vidéo fut rapidement établie.

— Professeur, je sais que je vous dérange dans vos recherches et pourtant je vous demande un entretien de toute urgence.

— C'est donc si pressé, monsieur Gunson ? Bon, venez !

Ses yeux brillaient de curiosité.

J'y allai seul, car le Vieux n'avait rien dit au sujet de TS-19. Il m'attendrait dans son bureau.

J'avoue que tout cela m'énervait. Ce qui me fit rudoyer les hommes gardant le second sas. Un sergent africain me lança un sourire perdu, mais ordre m'avait été donné de me faire remarquer de manière désagréable. J'entendis un soldat chinois dire à un camarade africain :

— Dis donc, le patron va bientôt craquer !

Satisfait et calmé, j'atteignis la nouvelle galerie. Les murs avaient déjà reçu leur revêtement de plastique blindé. Le sas de sécurité était presque terminé et l'air semblait de bonne qualité. Mais j'avais le sentiment que la pression avait été réduite, ce qui provoquait des difficultés respiratoires.

Après avoir franchi un dernier poste de surveillance, je pénétrai dans le bureau de Goldstein par un petit sas individuel. Une pression normale y régnait, probablement autorisée eu égard aux légers

incidents cardiaques qu'avait subis le professeur.

Cet homme aux yeux d'initié, à la stature frêle, m'intimidait ; il me tendit la main.

— Asseyez-vous, colonel. Je suppose que vous voulez m'interroger une nouvelle fois.

Il semblait las et désabusé.

— Oui, mais avec la bénédiction officielle. Je viens de recevoir l'ordre de me rendre près de vous toutes affaires cessantes et de vous dire le mot de code « forage pétrole ».

— Je m'en doutais. J'attendais cela depuis un bon bout de temps. C'est donc vous que le général Reling met à ma disposition. Je vous demande simplement, et pour la bonne règle, de me donner votre matricule codé et votre rang. Vous comprenez je pense ?

Mon attention était éveillée. Il me semblait que ce vieil homme portait une charge très lourde. Pourquoi le Vieux avait-il attelé ce savant à son char ?

Je lui donnai le renseignement demandé.

— Nous pourrions donc parler avec la plus grande franchise, me dit-il. Nous sommes en 2005, le printemps éclot sur la terre. Je suppose que vous êtes encore bien jeune ?

— J'ai trente-six ans, professeur, mais je porte un masque biosynthétique.

— Vous êtes donc né durant les grands troubles et les conflits raciaux. Dites-moi, vous sentez-vous bien dans votre peau ? Votre travail vous satisfait-il ? Etes-vous fréquemment dans l'obligation de tirer sur des êtres humains au cours de vos missions ?

— Parfois ; je n'ai pas le choix dans la plupart des cas... Je voudrais surtout, professeur, que nous ne perdions pas de temps. Voulez-vous me parler de ma mission ?

— Mais, mon jeune ami, il me semble que c'est ce que nous faisons. Je ne puis me permettre de gaspiller une minute de mon temps. Je vous poserai donc une question brève. Quelle est votre opinion concernant une dictature totalitaire ? D'un Etat faisant de tout homme, sans distinction de race ou de religion, un simple numéro pouvant être rayé à volonté, où seuls subsistent les individus qui suivent aveuglément les directives d'un dictateur incroyablement cruel ?

Je me sentais pâlir, ce qui sembla le satisfaire.

— Voyez-vous, HC-9, ces questions vous paraîtront inutiles, mais j'appartiens à la catégorie de ceux qui désirent connaître leurs collaborateurs. Le général Reling m'a donné des instructions très précises et vous en êtes le pion central. Je suis prêt, mais je ne puis vous définir votre mission. Je peux seulement vous mettre approximativement au courant des faits. On m'a dit que vous êtes informé de ma spécialité.

— J'ai étudié intensément vos publications sur la constante énergétique dans le déroulement temporel. Je devais en faire un compte rendu pendant mon instruction à l'académie du C.E.S.S.

— Négatif ou positif ?

— J'ai trouvé vos données extrêmement intéressantes. Toutefois, par la force des choses, mes conclusions ont été négatives. Je n'avais pas le bagage scientifique nécessaire. La seule chose dont je suis certain, c'est que vous êtes allé beaucoup plus loin qu'Einstein. Pour vous, le temps est une forme existante d'énergie réelle, ne pouvant être délimitée par notre esprit ni mesurée avec les instruments en usage, mais qui existe bel et bien. Vous y parliez d'une énergie temporelle réelle et des possibilités théoriques de transformation d'énergie-temps pouvant avoir lieu de manière identique aux autres énergies connues. Personnellement, je serais disposé à l'admettre si je pouvais croire à l'existence d'une « énergie temporelle », c'est-à-dire si vous étiez à même de m'en apporter la preuve. Vous avez prétendu, de plus, que l'incroyable amas de force dans le noyau central de certains astres ne provenait pas d'un processus hydrogène-hélium, mais d'une transformation d'énergie temporelle en énergie solaire normale.

— En douteriez-vous ? N'essayez pas de le nier par politesse. Je partage avec de nombreux savants le privilège du doute que suscitent leurs travaux.

Puis, sans transition aucune, il me parla des cubes, à l'origine de cette affaire.

— Vous avez pu voir ces constructions dans la caverne. Je suppose que l'un a été détruit par une manipulation maladroite, l'autre est prêt à servir et le troisième a tout simplement disparu.

— Quoi, il y en avait un troisième ?

Le sol semblait se dérober sous mes pieds.

— Ma réaction à cette nouvelle a été plus brutale que la vôtre !

Il a été démontré de manière irréfutable que trois de ces engins existaient dans la caverne. Une empreinte thermique provenant de ce cube a été relevée. Si nous avions découvert la caverne il y a quelques semaines, l'empreinte aurait été plus précise. Par ailleurs, on a pu constater que les portes d'accès du sas ont été ouvertes il y a trois semaines environ. J'admire le travail inouï fait par les spécialistes du C.E.S.S. pour pouvoir trouver ces traces précises. On a tout simplement volé une chose que nous pourrions nommer navire spatial, et ce, il y a trois semaines environ.

— Impossible ! Comment ce vol aurait-il pu avoir lieu ? Jour et nuit la surface lunaire et tout l'espace sont soumis à une surveillance intense. Des centaines de chasseurs sont en mission, des satellites espions surveillent toute la région de Switchin ! Je ne vous comprends pas, professeur !

— Moi non plus, mon jeune ami, je n'y comprends rien, mais, en revanche, votre patron a compris ! Votre prédécesseur, comme on m'en a fait part, a disparu. Il n'avait probablement pas le caractère trempé d'un membre du C.E.S.S. ! Cela ne vous dit rien ?

Cela m'en dirait assez long, au contraire. On ne pouvait disparaître de Zonta sans laisser de trace qu'à condition d'avoir l'appui d'une haute personnalité.

— Dites-moi, professeur, si je ne me trompe, vous avez mis l'accent sur « navire spatial » !

— Ce ne sont pas tout à fait des navires spatiaux. Je dirais plutôt qu'il s'agit d'appareils géants spéciaux permettant, entre autres choses, de traverser l'espace pour éviter un transport difficile. Vous pourriez les comparer dans le langage militaire à des lance-missiles sur chariot autoporteur. D'énormes appareils, se prêtant accessoirement à la navigation spatiale. Tous les astronefs martiens, même les plus petites navettes, sont construits pour dépasser la vitesse de la lumière. Pas les cubes ! Scheuning m'a dit que cela l'avait étonné.

Cela m'expliquait les paroles de notre physicien de génie.

— Enfin, professeur, pouvez-vous me dire à quoi ces appareils sont destinés ? Serons-nous à même de comprendre ? Il y a tant de choses mystérieuses ici !

— C'est la raison de ma présence. Moi, David Goldstein, dont les théories ont été sorties du fond des tiroirs. Vous avez pu remarquer que ces cubes sont en relation directe avec la définition « temps ». Et

cela me concerne. Ce que vous voyez dans la caverne est un ensemble extrêmement compliqué, en parfait état de fonctionnement, destiné à transformer une forme d'énergie d'une dimension supérieure, autrement dit de transformer et de relayer ce que l'on désigne sous le vocable « temps ». Personne ne serait capable de construire une chose pareille. Mais des intelligences dont les connaissances scientifiques avaient pénétré jusqu'aux mystères de la création s'en sont montrées capables. Peut-être est-ce là la raison de leur naufrage. Je n'en sais rien. Peut-être sont-ils allés trop loin dans les mystères ultimes.

Mon inquiétude avait disparu. Aucun doute, quelque chose ne tournait pas rond.

— Qu'en concluez-vous, professeur Goldstein ?

— Je suis un savant. C'est donc à vous d'éclaircir l'histoire du vol. On m'a fait part, en style télégraphique, que de terribles nouvelles sont parvenues à votre Q.G. Je n'en sais pas davantage. Je suis ici pour vous aider, rien d'autre. Mes conclusions étaient celles de votre patron. Je prétends très sérieusement que ces appareils cubiques sont capables de changer le flot du temps. En un mot, l'on peut, avec leur aide, transférer des matières solides, donc le corps humain, dans un autre espace-temps. Par exemple quelques centaines d'années en arrière, dans le passé.

D'un pas lourd, le savant se dirigea vers son bureau.

— C'est de la démente ! Un retour dans le passé...

— Et pourtant, c'est exactement de cela qu'il s'agit. Vous êtes comme tous les jeunes gens. Votre raison refuse d'accepter cette éventualité. Votre cerveau exercé à la logique s'oppose à une telle explication. Mais comme vous êtes un agent du C.E.S.S. je vous conseille vivement de songer à ce qui pourrait se produire en cas d'interférences temporelles réalisables. Tenez pour acquis qu'un technicien savant ait réussi à pénétrer en plein XIX^e siècle !

Il saurait ce qui s'était passé à cette époque, quelles erreurs on avait commises.

Un homme sans scrupules serait capable de battre sans rémission toute une armée de cette époque, en se servant d'une mitrailleuse moderne. Un chasseur, laissant tomber une seule petite bombe atomique, détruirait toute une forteresse. Il serait très facile de changer le cours de l'histoire en se servant des acquis de l'an 2005. Pensez à cela, mon ami, pensez-y. Je vous quitte, le temps me presse ! »

En quittant la pièce, je ne pus m'empêcher de songer à un très beau tableau appartenant à mon père. La bataille d'Austerlitz. Des

cuirassiers de Napoléon y poursuivaient des soldats russes, sabre au clair.

Lorsque une main amicale se posa sur mon épaule, les uniformes bigarrés du passé disparurent de mes pensées. La capitaine Kanonewe, portant sa combinaison spatiale incolore, me souriait de toutes ses dents. Sa face d'un noir d'ébène en était illuminée.

— Alors, frerot, qu'est-ce qui ce passe ? Vous avez l'air d'un vieux sorcier qui a perdu la formule magique. Vous avez eu des ennuis ?

Son sourire ne pouvait pas me tromper. Il avait une poigne de fer. Je n'appris que plus tard que je tremblais comme une feuille. Les hommes qui m'entouraient semblaient avoir deviné l'état précaire de mon système nerveux.

Suivant les instructions du Vieux, je mis le paquet et jouai au fou furieux. Je criai que l'on m'avait manqué de respect, j'exigeai une discipline de fer et réclamai de l'air frais.

Je portai la main à mon cœur et retins ma respiration pour avoir un teint du plus beau rouge. Je me mis à crier qu'il fallait fermer les casques pour finalement jouer des castagnettes avec mes genoux.

Les hommes en avaient assez. Ils me soulevèrent pour m'asseoir dans un petit véhicule électrique.

— Dépêchez-vous de le transporter à l'hôpital et faites bien attention, je vais les prévenir de votre arrivée.

En entendant Tronskij donner ces ordres, je ne pus m'empêcher de sourire qu'à grand peine.

Kanonewe m'accompagnait, je me débattais dans son étreinte d'acier.

— Du calme, un peu de calme, l'ami ! Vous allez dormir quelques heures. Après, on discutera de ce qui vous préoccupe.

On me fit une piqûre et on me transporta jusqu'à une couchette. J'entendis le médecin dire :

— Il est plus que mûr pour un congé prolongé sur la Terre. S'il reste ici, il fera une dépression. Vous devriez en aviser le Space-Department.

Ma seule préoccupation était de souhaiter que le produit injecté ne me mette pas hors de combat pour vingt-quatre heures.

Au moment du départ de l'Africain, TS-19 entra. Il tenait une bande en matière plastique en main. En me voyant, il fit preuve de son talent d'acteur en simulant une surprise intense.

Le médecin lui parla de mon état de santé. Tout marchait comme sur des roulettes.

— Monsieur, vous sentez-vous assez bien pour supporter une bonne nouvelle ? Message radio en provenance du Q.G. Votre demande de mutation a été favorablement accueillie. La navette transportant votre remplaçant fait déjà route vers nous.

Je portai mon regard sur Kanonewe. Il semblait découragé. Je m'excusai auprès de lui. Il me sourit en disant :

— N'en parlons plus. Je suppose que vous ne vous sentiez pas bien depuis un certain temps. Je crois que nous nous reverrons très bientôt sur la Terre. Tronskij souffre de troubles de déglutition, il a beaucoup de peine à avaler la nourriture. Pourtant, il n'est pas malade. C'est purement nerveux. Pour ma part, je croyais me trouver au bord d'un précipice, pas plus tard qu'hier.

Le médecin recommanda à TS-19 de ne pas me fatiguer avant de s'en aller avec Kanonewe.

Ouf ! Je gonflai mon matelas pneumatique et vaporisai dans l'air un parfum rafraîchissant.

— Onze heures jusqu'à l'arrivée de votre remplaçant. Comme il fait partie de nos services, nous partirons tranquilles. A l'extérieur, la nouvelle de votre effondrement s'est rapidement propagée.

Je regardai TS-19 avec une telle fixité qu'il en pâlit.

— Miller, sauriez-vous par hasard quel était le bonhomme qui défrayait la chronique entre 1800 et 1815 ?

— Vous voulez parler du Corse ?

— Bien entendu ! Napoléon, c'était lui ! Si vous voulez rencontrer l'empereur qui s'est couronné lui-même, adressez-vous en toute confiance à Goldstein ou à votre serviteur.

— Hein ? Quoi ? Dites, vous n'êtes pas vraiment malade ?

Il arborait un air superbement ahuri.

Otez votre doigt de la sonnette ! Supposez plutôt que je viens de commettre une petite indiscretion. Cela calmera votre curiosité. Mais n'en demandez pas davantage. Il se pourrait que le professeur songe à une autre personnalité ayant vécu à cette époque. Il parlait du début du XIX^e siècle.

Le calmant fit son effet, ce qui m'évita de répondre ou d'éluder les innombrables questions posées par TS-19.

CHAPITRE III

Le voyage retour vers la Terre fut très éprouvant. Pourtant, la faible attraction lunaire et la vitesse de fuite très atténuée auraient dû produire leur effet. Mais les pilotes de la petite fusée interstellaire avaient accéléré jusqu'à 16 G.

La vitesse de croisière fut rapidement atteinte. Comme nous utilisions les nouveaux propulseurs plasmiques, nous pouvions nous permettre de gaspiller de l'énergie et avions gardé constamment une accélération de 1 G.

Les manœuvres de freinage, après un tête-à-queue de notre engin, prirent encore deux heures à une vitesse de 1 G. Avec une accélération de 13,5 kilomètres/seconde, nous entrâmes dans le champ d'attraction terrestre.

A ce moment-là, nos nerfs furent mis à rude épreuve. La ceinture de radiations dures entre les pôles de la planète ne nous permit pas d'entrer dans l'atmosphère en vol plané aérodynamique et de réduire la vitesse par la résistance de l'air.

Nous avions pu en faire la triste expérience précédemment. Les radiations entre les trois « pelures d'oignon » étaient, à certains moments, tellement fortes que nous risquions d'en absorber des quantités critiques pendant les trente minutes de traversée. Pour éviter un séjour trop prolongé dans le champ de ces radiations, nous en étions réduits à des poussées de vitesse extrêmes.

Mais la nature était venue à notre secours. Au-dessus des pôles existaient de minces secteurs, exempts de radiations. Nos pilotes les appelaient les « couloirs d'échappement ». Le départ et l'atterrissage y étaient pratiquement sans danger, mais encore fallait-il tomber juste !

Le pilote programma l'automatique et la torture recommença.

Les trois stations géantes de Floride, Hawaii et de l'Alaska nous prirent dans leurs faisceaux. Nous plongeons à une vitesse vertigineuse, atteignant 18 G dans le couloir du pôle Nord. Notre espoir de tourner tranquillement autour de la Terre était vain. Reling avait dû donner l'ordre de nous amener aussi rapidement que possible.

Je me dégageai, en gémissant, de mon siège-coquille. Les bruits des réacteurs s'étaient tus après une descente folle. Peu après, nous survolions le sud du Canada. L'atterrissage à Nevada Fields se fit comme pour un avion normal. Je pouvais à peine imaginer que cinq

heures venaient à peine de s'écouler depuis notre départ de la Lune.

Je jetai des regards furieux aux deux pilotes. L'un d'eux haussa les épaules et me dit, comme à regret :

— Pas moyen de faire autrement, monsieur. Mais les médicaments stabilisateurs ont dû vous rendre le voyage supportable !

— Vous croyez ! Nous n'avons pas un entraînement en centrifugeuse comme vous ! C'était proprement infernal !

— C'est l'avantage de l'astrô-navigation primitive, dit TS-19 d'un air doctrinal.

Ma foi, mon collègue avait raison !

Je pensais aux astronefs sphériques des Martiens. De quoi en faire des complexes d'infériorité !

Lorsque nous touchâmes le sol de l'astroport, nous fûmes surpris par la présence de nombreux journalistes et reporters et de la télévision.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Nous attendaient-ils ? Pourquoi ?

— Colonel Gunson, je suis Adams, du *Space-News*. Juste quelques petits renseignements...

Je le connaissais bien. C'était un type remarquablement renseigné !

Je lui adressai un sourire cynique sans dire mot. J'étais inquiet en raison de la question posée. Il ne se doutait certainement pas des raisons cachées de mon arrivée.

— Colonel, est-il vrai que vous avez demandé votre mutation ?

J'acquiesçai d'un signe de tête. Qui pouvait l'avoir renseigné ? Le patron devait avoir mis toute cette comédie en scène. Adams continuait à me questionner avec insistance.

— Pourquoi, colonel ? Est-il exact que vous avez eu de graves dissensions avec quelques savants ?

— Ridicule ! Vous devriez savoir qu'au bout d'un certain temps, à Zonta, la santé en prend un rude coup ! Les gens s'énervent et puis ils craquent.

— Vous n'êtes donc pas parti pour des raisons de divergences de vues ?

— Absolument pas ! D'où tenez-vous ces inepties ?

— Dites-moi, colonel, pourquoi se passe-t-il des choses étranges

à Zonta ? Nous connaissons vos mesures de verrouillage. On a fait la découverte d'une nouvelle caverne. Personne n'a le droit d'entrer. Qu'y avez-vous découvert ?

— Vous m'en demandez trop, je l'ignore moi-même.

— Vous avez pourtant donné ces ordres ! Donc, vous aviez une raison pour cela.

— Exact. Moi aussi, j'ai reçu des ordres, et je les ai exécutés !

Il ne lâchait pas prise, Adams ! Il se doutait bien de quelque chose, mais ses cogitations ne correspondaient, fort heureusement, pas à la réalité.

— Il paraît que de nouvelles armes incroyablement efficaces ont été découvertes ! Est-il dangereux de les expérimenter ?

— Il ne s'agit pas d'armes ! Vous vous êtes trompé du tout au tout, Adams !

— Donc, vous êtes au courant d'une découverte !

— Erreur. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne s'agit pas d'armes martiennes. Adressez-vous au Space-Department. J'ai autre chose à faire. Adieu, messieurs !

Nous nous rendîmes à bord d'un bombardier rapide et les pilotes mirent aussitôt les gaz. A ma question, le pilote répondit :

— Q.G., monsieur. Votre double attend. Nous nous poserons un court instant, cela vous permettra de disparaître en vitesse.

Les regards de TS-19 en disaient long ! Nous avions dépassé la vitesse du son et dans l'habitacle étroit de notre bombardier un silence pesant s'établissait.

Les contours de la baie de Chesapeake apparurent, la forteresse de Washington était sous nos yeux, avec ses grandes cités administratives, la forteresse du C.E.S.S. et les nombreuses stations de lancement de missiles.

La manœuvre d'atterrissage prit plus de temps que le vol proprement dit. Depuis le jour où nous avions fait la découverte d'intelligences extraterrestres, les précautions s'étaient encore accrues.

Nous nous posâmes sur le toit du bloc C. L'homme qui se dirigea vers nous était accompagné de deux civils portant la plaquette du C.E.S.S.

Il me ressemblait comme un frère jumeau. Cela nous amusa tous les deux !

Beau boulot. Je ne pus cacher mon admiration.

— Vous a-t-on dit qui vous devez connaître ? Faites particulièrement attention aux gens de Zonta. Il se pourrait que vous rencontriez Kanonewe ou Tronskij.

— Je suis parfaitement au courant, me dit-il.
Sa voix ressemblait à la mienne à s'y méprendre.

— TS-19 sera obligé de m'accompagner encore un petit moment.

Cela allait de soi. Nous étions partis ensemble, TS-19 et moi.

Mon double monta à bord et, après un signe d'adieu du lieutenant Miller, le bombardier disparut bientôt à l'horizon.

— Votre masque de service, monsieur, me dit un des civils.
Comment s'est passé votre voyage ?

— Infernal. Ne m'en demandez pas plus. Mais que se passe-t-il ?

— Une vraie fourmilière, et le Vieux est aimable comme une porte de prison. Il vous attend avec impatience.

Après d'innombrables contrôles, j'entrai enfin dans l'antichambre du patron. J'étais las et affamé et je me ressentais durement du vol. Si le général Reling ne me permettait pas de récupérer un court moment, ça risquait vraiment de mettre le feu aux poudres.

Encore un passage par l'ordinateur de contrôle. Puis le train pneumatique me transporta vers le centre à une vitesse vertigineuse.

Ce centre était installé sous les monts Alleghany. Certains estimaient que la centrale était à l'abri de bombes. Pour ma part, je n'en étais pas absolument certain.

Une activité fébrile régnait dans la centrale. J'étais heureux de constater que tous les savants de la Terre n'avaient pas été transportés sur Zonta.

Je dus quitter mon uniforme, trop facile à repérer, et enfiler une combinaison incolore en fibres artificielles.

Le véritable colonel Gunson n'existait plus. Mon double devait être arrivé au Space-Department.

Des sentinelles armées appartenant aux divisions d'élite du contre-espionnage secret se tenaient derrière l'ultime contrôle. Ils gardaient environ cinq mille personnes, dont trois mille au moins appartenaient à la fine fleur des savants et des techniciens de notre planète.

Nous devons nous identifier par nos plaquettes irradiantes individuelles avant de pouvoir aller plus avant. Il était pratiquement impossible à un imposteur de s'introduire ici.

J'étais ravi de la discipline de fer régnant en ces lieux. Je n'étais pas disposé à répondre à la plus simple question. De toute manière, ils ne devaient pas savoir grand-chose.

En approchant du point central, le bruit de nombreuses machines se fit entendre. L'un de mes accompagnateurs me dit :

— Hier encore, les quatre réacteurs de la centrale nucléaire tournaient à plein régime. Aujourd'hui, trois seulement fonctionnent. Enfin, cela fait quand même quelques milliers de mégawatts.

— A quoi sert toute cette énergie ? Des expériences exigeant beaucoup de courant ?

— Probable, mais je pense que l'ordinateur absorbe la majeure partie. Quand ce truc tourne, il consomme beaucoup.

Mes prémonitions semblaient se réaliser. Ce monstre, je ne l'avais vu qu'une seule fois fonctionner au maximum. Joyeuse perspective !

Lorsque nous quittâmes le trottoir roulant, on nous fit tomber dans un véhicule électrique en spécifiant que le Vieux nous attendait au bloc médical et que le colonel HC-9 l'y rejoigne de toute urgence.

Ce bloc était ce qu'il y avait de plus sophistiqué en matière de recherches médicales. Un vrai antre de sorcières. Surtout les sections de bio-bactériologie, micro-génétique et radio-synthèse !

Finalement, nous nous arrê tâmes devant la section de chirurgie physiologique.

Je me sentais tout drôle en regardant ces femmes et ces hommes en combinaisons plastiques incolores. Si jusqu'à présent le C.E.S.S. n'avait jamais encore subi le moindre échec, c'est en grande partie à ces gens-là qu'il le devait. Le meilleur des agents ne serait pas allé loin sans les moyens techniques mis à sa disposition par ces experts incomparables.

Je triturai mon camouflage. J'étais pourvu de deux masques superposés, mais celui du dessous était bien plus compliqué que le masque de service facilement décelable, car il devait empêcher les agents du C.E.S.S. de connaître le vrai visage de leurs collègues. Cela empêchait toute fuite, même lors des interrogatoires les plus poussés.

— Allez au 118, monsieur, je vous attends dehors.

L'odeur désagréable, propre à tous les hôpitaux du monde, m'assaillit. La petite antichambre donnait sur une pièce de dimensions infiniment plus grandes, fermée par une porte vitrée.

Un type se dressa d'un bond, leva le pied gauche pour le faire retomber bruyamment à terre. Le même mouvement fut exécuté par le pied droit, un bras se leva du côté droit. Je reconnus les vestiges d'un vieux chapeau de paille que l'énergumène tenait dans sa main.

— Je suis votre tout dévoué serviteur, Votre Honneur ! Parbleu, Votre Honneur a fière mine, comme de coutume, si Votre Honneur me permet cette remarque. La malle-poste a dû s'attarder quelque peu !

Je m'effondrai dans le fauteuil le plus proche. Le gnome manquait encore à mon bonheur.

Son rire dont l'intensité atteignait au moins quatre-vingts décibels, perça mes oreilles.

— Si tu n'arrêtes pas immédiatement ce cirque, tu pourras nouer ta cravate dans le dos à partir de demain !

Annibal Othello Xerxes Utan, le lieutenant le plus étrange qu'on eût jamais connu au C.E.S.S. riait à en perdre haleine. Sa forme particulière d'humour m'avait souvent fait friser la crise de nerfs.

Trois mois sans lui, cela avait été vraiment reposant. Et voilà que ce tue-nerfs se tenait de nouveau à mes côtés.

Son petit corps semblait encore plus desséché. Son visage ridé, parsemé de taches de rousseur, aux lèvres épaisses, se trouvait à la hauteur de mes yeux. J'étais pourtant commodément assis dans un fauteuil bas et il s'était dressé de toute sa hauteur sur ses ergots.

On n'avait jamais demandé à Annibal de porter le masque à l'intérieur du Q.G. Le patron avait consenti une exception pour lui car, TS19 et moi exceptés, personne, pas même un agent actif du C.E.S.S. n'aurait supposé que c'était un des agents actifs les plus efficaces. Son meilleur camouflage, c'était son aspect normal. Non, ce cher copain n'avait pas changé !

Pour un peu, j'aurais appelé le plus proche médecin, lorsque, quelques instants plus tard, il se mit à gambader gracieusement, sortant avec des gestes précieux une petite boîte d'une de ses poches. Il fit sauter le couvercle, découvrant une poudre brune qu'il approcha de son nez.

Ce qui mit le comble à ma fureur, c'était le petit mouchoir de dentelle qu'il porta d'un air efféminé à son visage. Seulement, son sourire ne correspondait pas à ses gestes.

— Dis-moi, minuscule, est-ce que par hasard les chirurgiens se seraient trompés en te greffant une vésicule biliaire à la place du cerveau ? Il me semble que tu dérailles légèrement !

— Oh ! Ventre Saint-Gris, en quoi cela peut-il vous toucher ?

La mesure était à son comble. Ou bien le gnome déraillait pour de bon ou bien il essayait sur moi sa célèbre technique de l'usure nerveuse. J'étais furieux et allai vers lui. Lorsque je fus à quelques pas seulement, il me dit à voix basse :

— Je vais pleurer de joie, le jour où tu subiras l'instruction que je viens de recevoir. Mes contorsions correspondent parfaitement au garde-à-vous d'un soldat prussien, et les nobles, en ce temps-là, s'essuyaient les lèvres du même geste minaudier. On appelait cela les manières de la Cour. Et « Ventre Saint-Gris » correspondait à l'époque à un juron pouvant tout juste être prononcé entre hommes !

Je me rassais. Cela me faisait de nouveau songer au tableau représentant la bataille d'Austerlitz.

Tout semblait concorder avec ce que le professeur Goldstein m'avait fait entendre.

— Il serait peut-être temps de me mettre au parfum !

— Bon, il nous reste une dizaine de minutes. Le squelette vient d'arriver !

— Suffit avec tes âneries !

— Ça va. Est-ce que Goldstein t'a mis au courant des fonctions du cube ?

— Je n'en crois pas un traître mot ! Une théorie absurde. Mais je ne voulais pas le blesser en le lui disant.

— Tu t'es blessé toi-même. Goldstein, c'est un génie, permets-moi de te le dire ! Je pense que c'est le plus grand mathématicien après Einstein, peut-être même le plus grand. On a réussi à prouver la loi de l'énergie temporelle. L'ordinateur a mis trois semaines à le faire. La base de travail était les résultats obtenus par Goldstein. Scheuning a découvert la clé de décryptage sur la Lune. Elle était contenue dans les archives des Martiens. Les machines géantes traversent le mur du temps avec une précision identique à celle d'un chasseur spatial crevant le mur du son. Quelques personnes le savaient. Pour l'instant, nous tentons de prouver sans discussion possible que les techniques de l'an 2005 avaient déjà trouvé leur application au début du XIX^e siècle. Qu'en conclus-tu ?

Je ne l'avais entendu parler avec un tel sérieux qu'une seule fois au cours de notre longue collaboration. C'était lorsque, sur la Lune, on avait estimé que nous n'en reviendrions plus.

— Tu fais l'idiot ! Moi aussi, je l'ai fait. Le patron était encore bien plus incrédule et pourtant il a remué ciel et terre ! Rends-toi compte qu'un type a utilisé le cube à remonter le temps pour se servir de l'avenir et chambouler tout l'édifice actuel de notre monde. Il veut le pouvoir, le pouvoir absolu et total. Jamais il n'y parviendrait en

2005, mais il peut commencer en 1810. S'il y réussit, nous retournerons dans le néant, nous n'aurons jamais existé. Nous disparaîtrons, et avec nous toutes les valeurs actuelles, pour être transportés dans un espace-temps que le professeur Goldstein considère comme existant, mais instable pour la matière. Ce qui veut dire, en tenant compte des connaissances que nous venons d'acquérir, que nous deviendrons une forme d'énergie du niveau existentiel dénommé « temps ». Nous y sommes, mais non matérialisés. Nous devons encore y être, car le temps est de l'énergie. L'énergie ne disparaît pas. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

Ses lèvres tremblantes tentaient de sourire. Je savais qu'il était profondément bouleversé. Cela me rendit miraculeusement mon calme.

— Et ce serait réel, sous une forme quelconque ? Allons donc !

— Et pourtant ! Le Vieux a mis les historiens les plus éminents du monde sur la piste, ainsi que des experts armuriers. Tu peux t'attendre à quelque chose ! C'est la raison de ton retour précipité. J'espère que tout a bien marché avec les reporters, car le colonel Gunson a encore un rôle à jouer. C'est l'affaire de ta doublure. Je t'avoue que, jamais encore, je n'ai éprouvé une telle peur avant de commencer une mission.

Je venais de me lever et m'apprêtais à prendre la parole lorsqu'un jeune savant fit irruption dans la pièce.

— Messieurs, voulez-vous me suivre ?

Nous nous rendîmes dans la grande salle.

Toute une équipe de savants ainsi que notre cher patron s'y trouvaient déjà. Mais, à mon grand étonnement, le patron était en civil ! Son visage avait une couleur malsaine et ses cheveux étaient définitivement blancs. Il avait pris un sérieux coup de vieux, d'un jour à l'autre.

Seul Reling semblait nous avoir remarqués. Il s'approcha d'un pas pesant. Arrivé à ma hauteur, il stoppa brusquement.

— Donnez-moi votre nom, le vrai !

J'étais sidéré. Annibal devait être une garantie suffisante de mon identité. Il n'avait pas besoin de me le demander encore !

— Konnat, Thor Konnat ; mon père, Gunther Konnat, était l'un de vos amis d'enfance, vous en souvenez-vous ?

— Merci. Utan, vous feriez mieux d'oublier ce que vous venez d'entendre !

J'entendis le bruit d'un trépan à ultra-sons.

— Vous savez, HC-9, dans quelle situation infernale nous nous trouvons ! Dépêchez-vous de répondre, je suis un homme très occupé, et n'ai pas de temps à perdre !

— Je vous écoute.

— Qu'en pensez-vous ? Vous avez pu constater l'existence de cet appareil sur la Lune. Je vous ai même donné tous les pouvoirs pour l'examiner.

— Je pense que c'est complètement dément !

— Alors, vous pensez que le professeur Goldstein est un vieux gaga ayant des hallucinations ?

— Pas du tout ; je pense qu'il poursuit une idée fixe, comme de nombreux autres savants l'ont fait avant lui.

— Considérez ses théories comme démontrées ! L'ordinateur a réussi à déchiffrer les symboles martiens. Par conséquent, la possibilité existe de transformer ce que nous appelons temps. En doutez-vous encore ?

— Oui !

— C'est la preuve de votre bon sens.

Il sourit.

— Nous ne sommes quand même pas des imbéciles ! Nous sommes des réalistes, des spécialistes, travaillant dur et ayant subi une formation très approfondie !

— Exact, monsieur.

— Vous ne pouviez répondre autrement, cela m'aurait étonné. C'est le processus de pensée d'un agent du C.E.S.S. Mais... mais un homme de valeur doit également être à même de se reprogrammer totalement. Il doit être capable de jeter par-dessus bord tout ce qui n'est plus la réalité lorsque des preuves contraires sont établies. Si vous croyez vous trouver au bord de la folie, vous n'avez qu'à me regarder. Regardez mon visage et constatez que le général Reling a pris un sérieux coup de vieux. Inutile de démentir. Je suis un excellent psychologue et je vous connais comme ma poche. Après tout, c'est moi qui vous ai formé ! Vous pouvez donc vous rendre compte de mes

soucis. Nous sommes confrontés à une nouvelle science. Nous avons fait joujou avec le legs d'un peuple qui nous dépassait de très loin. Le retour de bâton venant du passé nous fait mal. C'est très désagréable.

— Il m'envoya un grand coup de poing en plein plexus, preuve qu'il était bien énervé. Les savants regardaient dans notre direction, certains d'entre eux n'étaient pas des inconnus pour moi.

— Bon, alors au travail.

Reling semblait s'être repris.

— Et vous, pas d'histoires, j'exige une grande stabilité psychique et une discipline de fer. Même si vous vous cabrez de toute votre raison contre cette chose démente.

— Reprends-toi, murmura Annibal à mon oreille. J'étais dans un état semblable le jour où l'on m'a mis au courant.

Le squelette qui se trouvait allongé sur la table d'opération était encore partiellement revêtu d'oripeaux à moitié moisis, multicolores, et d'une cuirasse rouillée. Un casque tout aussi rouillé recouvrait la calotte crânienne, on y remarquait les traces d'un plumet. Les tibias étaient placés dans des bottes cuissardes en excellent état de conservation.

L'un des assistants, le docteur Rubner, archéologue, commença son exposé.

— Le questionnaire envoyé par le C.E.S.S. à tous les historiens m'a été remis. Il en ressortait que l'on était à la recherche, pendant l'ère napoléonienne, de relations de faits particulièrement remarquables. Je possédais de tels comptes rendus. Je les avais découverts, il y a quelques années, dans les archives d'une famille de nobles allemands dont le fief d'origine se trouvait dans la région désignée anciennement par Prusse-Marche de Brandebourg. Reportez-vous en arrière.

« Les fils de cette famille faisaient traditionnellement carrière dans l'armée. Après la conquête du royaume de Prusse par Napoléon 1^{er}, le roi devait, entre autres choses, mettre un certain nombre de soldats à la disposition du vainqueur. L'un des membres de la famille en question était officier et subit ce sort. Il commandait un escadron de ce que l'on appelait, à l'époque, les cuirassiers lourds. J'ai retrouvé le journal tenu par cet officier. Il y est question d'une escarmouche avec l'escorte d'un marchand ambulant dont on voulait examiner les chariots transporteurs. La rencontre eut lieu dans les parages du village de Furstenberg sur l'Oder. A cette époque, il s'agissait d'une petite agglomération rurale, et la date : 11 juin 1811, se situe il y a

cent quatre-vingt-quatorze ans. »

Après une courte pause, l'archéologue reprit :

— Le journal de l'officier parle de l'examen du train de chariots chargés de marchandises. Il s'agissait de trois voitures bâchées dont chaque attelage comportait quatre chevaux. Lorsque l'officier lui intima l'ordre de s'arrêter, un feu nourri en direction de son escadron fut ouvert. Il parle, dans ses relations de l'incident, du « tonnerre du diable », de coups de feu ininterrompus. Les chevaux et les hommes auraient été déchirés par cette machine infernale. Il ne resta que six survivants.

« Voyez-vous, messieurs, ce journal m'inquiétait depuis des années. C'est pourquoi le questionnaire attira mon attention immédiate. Je me mis à étudier les anciennes cartes d'état-major et pus localiser très exactement l'endroit où ces coups de feu avaient été échangés. Nos fouilles ont été couronnées de succès. Tout près, nous avons pu découvrir un ancien cimetière. Nous avons trouvé de nombreux squelettes dans une fosse commune. Parmi eux, il y avait celui-ci. Une soixantaine de soldats avaient été ensevelis à cet endroit. Le sol est très sec, de sorte que toutes les parties en cuir sont parfaitement conservées.

« Mais ce qu'il nous fut donné de constater nous a bouleversés, messieurs ! Tous les cadavres portaient de très graves blessures. Les cuirasses étaient toutes percées de petits trous ronds, comme à l'emporte-pièce. Sans votre questionnaire très précis, jamais l'idée ne m'aurait effleuré que ces hommes avaient été tués à l'aide de balles explosives de petit calibre. Aucun doute ne subsiste. L'autopsie en a donné les éléments. Os broyés par munition explosive. Les trous des cuirasses sont, sans doute possible, des impacts de balles. Les experts en balistique ont confirmé nos premières observations. »

Je laissai échapper un cri de surprise.

— C'est à peu près tout ! Nous avons assemblé les diverses parties des squelettes et c'est la dépouille que vous avez devant vous qui a permis d'apporter les preuves irréfutables de mes assertions. Je donne la parole aux médecins.

Je me rendis à la table d'opération. Me penchant sur la cuirasse, je ne pus déceler le moindre orifice d'entrée de balle. Un léger sentiment de triomphe m'envahit. J'avais l'espoir que cette histoire n'était qu'un leurre.

— Vous n'allez pas prétendre que ce trou a été fait par une balle ! Il me semble, docteur, que vous faites erreur !

— Même les munitions explosives modernes ont parfois des

ratés, colonel. Dans le cas présent, le trou d'entrée du projectile se trouve dans la partie arrière du casque. Tenez, regardez, là...

Mes espoirs s'envolèrent:

— Cet homme fuyait à coup sûr au moment de l'impact du projectile. Le crâne n'ayant pas été traversé de part en part, on peut supposer que l'énergie cinétique avait subi un effet de freinage considérable. Le casque en tôle peu épaisse ne constitue pas un obstacle pour ce genre de projectiles.

« Nous supposons qu'avant d'entrer dans le crâne que nous voyons là, la balle a traversé le corps d'un autre homme. L'entrée du projectile se trouve dans la région de l'Atlas, près d'un vaisseau sanguin. Nous venons de détacher un fragment de l'os en votre présence pour vous permettre de suivre la trace de la balle.

« Sans aucune erreur possible, le cerveau a été traversé, la pommette fracturée, puis le projectile est resté calé au niveau des sinus. Il s'y trouve encore, voyez vous-même. »

J'allais m'emparer de l'engin lorsque notre expert armurier retint ma main, en me disant :

— Doucement. Ce truc est capable d'exploser. C'est une balle n'ayant rien perdu de son efficacité.

Il la retira à l'aide d'une pincette. A la lumière des scialytiques, le projectile brillait. Il ne fallait pas être expert pour savoir ce que c'était.

— Non mais, je suis fou ou quoi ? cria Finist, l'armurier. Patron, il s'agit d'un projectile à douille ultra-moderne de calibre 22 super-long magnum pour fusil mitrailleur. Fabrication Remington, détonateur ultra-sensible. Ce type de balles a été conçu il y a cinq ans à peine et l'armée ne s'en sert que depuis trois ans. La vitesse est de 1 582 mètres/seconde.

Et tenez, regardez, il y a le poinçon de l'armée qui fournit la date de fabrication ! Deux ans à peine !

Dans le silence incrédule, la voix claire et sèche de Reling retentit.

— Deux ans. Parfait, mon ami. Voudriez-vous m'expliquer la présence de ce projectile dans le crâne d'un homme dont la mort remonte au 11 juin 1811, comme il ressort clairement des documents que nous possédons ? Avez-vous quelque chose à me dire à ce sujet ?

Les mains de l'expert tremblaient. Il était d'une pâleur mortelle. Le choc avait été trop fort pour cet homme âgé. Un médecin le calma et le fit asseoir.

Le Vieux s'était tenu à l'écart.

— Ça va, Finist ? Etes-vous en état de poursuivre ? Allez-vous pouvoir faire les examens de laboratoire qui s'imposent ? Faites un examen radiologique, déterminez l'âge exact du projectile. Ensuite, il me faudra des photos des rayures. Si cette balle a été tirée par une arme automatique moderne, les rayures caractéristiques doivent obligatoirement s'y trouver.

— Certes, c'est possible, et nous avons pu nous tromper. Ce n'est peut-être qu'une mauvaise plaisanterie. On l'aura placée exprès dans la boîte crânienne. Je l'espère.

Il disparut, emportant l'objet.

— Eh bien, messieurs, dit le patron, il ne me reste plus qu'à vous remercier. Mes félicitations, docteur Rubner, vous avez fait du beau travail. Pourtant, dans l'intérêt de nos recherches et de la sauvegarde du secret, je ne puis vous laisser rentrer chez vous. Une seule parole imprudente et tout est perdu. Vous logerez donc provisoirement ici. Voulez-vous que je fasse venir votre famille ? Tout a été prévu pour vous rendre le séjour aussi agréable que possible.

— Pas de problème. Je suis célibataire. Personne ne s'inquiétera de mon absence. Je vous prie seulement de m'excuser discrètement auprès de l'Institut d'Archéologie de Berlin.

Nous n'en menions pas large. Annibal me demanda :

— Qu'en dis-tu ?

— Cette révélation m'a assommé ! Tout en moi se révolte à l'idée qu'en 1811 un type a été occis par un salaud se servant d'armes automatiques dernier cri ! Ce qui m'étonne, c'est que toute l'assistance ait gardé son calme. C'est très sécurisant par rapport à notre future mission. Serais-tu au courant ?

— Nous sommes les malheureuses victimes désignées. Il faut bien que quelqu'un fasse un petit tour dans le passé à l'aide de ce cube. L'équipement sera de notre temps. Nous devons trouver l'appareil volé et le détruire.

— Ce ne sera pas suffisant.

La voix du patron nous fit sursauter.

— La destruction de l'appareil n'apporterait qu'une solution partielle au problème. Nous devons nous emparer des auteurs de ce plan machiavélique. S'ils continuent à vivre dans cette époque reculée, leur équipement sophistiqué leur permettra de s'emparer du monde

entier...

« Vous devez être épuisé, Konnat. Vous allez dormir dix heures. Ensuite, vous écouterez attentivement les explications d'un historien français qui en sait plus sur l'époque napoléonienne que tous les autres réunis. Ensuite, je vous donnerai votre ordre de mission. Le temps presse.

Je me demande, patron, par quels moyens magiques vous avez réussi à savoir qu'un cube avait été volé.

— Plus tard ! Reposez-vous d'abord. Nous devons encore préparer pas mal de choses. L'impulsion a été donnée par les services secrets asiatiques, il y a quelques mois déjà.

« Des pilotes chinois effectuant un vol de reconnaissance de routine ont décelé près d'une station spatiale asiatique un objet volant étranger. Une petite fusée spatiale voulant entrer dans l'atmosphère terrestre sans s'être annoncée. Comme l'engin ne répondait à aucune injonction, les pilotes de la garde spatiale lui ont expédié quelques missiles. La fusée inconnue sauta et un homme fut projeté dans l'espace. Il avait une combinaison spatiale et on a réussi à le repêcher avant qu'il ne brûle en entrant dans l'atmosphère de notre planète. Il fut transporté à Pékin et interrogé par les spécialistes des services secrets. Il refusa de parler, on utilisa donc la Ralowgaltine. Sous l'influence de ce sérum de vérité, il se mit à chanter comme un pinson. C'est ainsi que nous eûmes connaissance de l'existence des cubes et des projets d'un certain docteur Amalfi.

— Italien ?

— Et de plus un physicien éminent. A purgé une peine de prison pour avoir contrevenu aux lois sur la sécurité de 1991. Nouvelle peine de prison pour avoir expérimenté avec des malades mentaux. Deux autres condamnations encore. Exclu par ses collègues. Fonda par la suite un institut de recherches sur les mésons de longue durée destinés à la catalyse hydrogène-hélium. Il était très riche et il a disparu. Il est à l'origine de cette catastrophe, mais cela ne sert à rien tant qu'il est parfaitement en sécurité dans le passé.

— Qu'est-ce que cela implique pour nous ?

— Tout simplement qu'on ne peut le supprimer qu'à cette époque.

— Mais, patron... N'est-ce pas possible, avec ce transformateur du flot temporel ?

Ne vous bercez pas d'illusions. Comme dit Goldstein, cette

machine ne stabilise notre temps que pendant une période relativement courte. C'est-à-dire à la période exacte de la relève. Le type ramassé par les Chinois en faisait, partie. Il arrivait tout droit de la Lune où il devait chercher quelques objets mystérieux. Il en avait reçu l'ordre par celui qu'il nommait « le maître » dans son ivresse provoquée par la Ralowgaltine. Nous avons pu savoir qu'il ne parlait pas d'Amalfi. Mais cela nous a également permis de découvrir certaines coïncidences.

— Lesquelles ?

— Le prisonnier faisait partie dans le passé des unités européennes. Il a été cantonné sur la Lune pendant une période relativement longue et connaissait fort bien la vieille cité martienne. On lui avait ordonné de ramener à tout prix une chose absolument inutile pour tout être humain normal. C'est un produit biochimique dont nous ignorons pratiquement l'utilisation. Nous avons pu constater qu'on en avait amassé un stock dans les dépôts sous-lunaires pouvant être visités par les Extraterrestres en provenance de Deneb. Vous saisissez ?

— Alors les Extraterrestres ?...

— En douteriez-vous ? Un savant humain, même s'il possède des connaissances étendues, n'est pas capable de comprendre le fonctionnement d'un transformateur de flot temporel du type martien. Encore moins de l'utiliser. Nous n'y avons pas encore réussi et pourtant les savants les plus éminents et l'ordinateur le plus perfectionné de la Terre sont sur la brèche. Amalfi est un objet téléguidé, nécessaire aux Extraterrestres. C'est un Denebien qui a mis les événements en marche.

— Mais, patron, les Denebiens ont été détruits. J'y étais !

— J'en conviens, vous avez fait du beau travail ! Mais cela n'exclut pas la possibilité que l'un d'eux ait réussi à passer à travers. Malgré son savoir immense, ses moyens sont limités. Il ne peut rien contre l'humanité unifiée. C'est pourquoi il a eu recours à l'appareil. Seul un Denebien était en mesure de faire sortir l'appareil de la caverne. Il était seul à pouvoir le faire voler à travers l'espace. Ces êtres ont une force suggestive et télépathique très grande. Votre prédécesseur, le colonel Licard, a rendu la subtilisation possible. Il a disparu en même temps. Le prisonnier dit que Licard est avec Amalfi. Cela nous a fourni les données nécessaires pour l'ordinateur à positrons. Au début, j'ai pris toute cette histoire pour un conte à

dormir debout. Jusqu'à la découverte du projectile dans le crâne d'un soldat tombé il y a bien longtemps.

« Il faut nous faire une raison. Nous sommes confrontés à une situation nouvelle. Nous n'avons pas la possibilité de les détruire avec leur appareil dans notre époque.

« Le « maître » ne sera pas assez fou pour laisser son transformateur de flot temporel plus de quelques moments. Nous devons le suivre là où il se trouve ! »

Un messenger en provenance des services balistiques survint. Il tenait des photos à la main.

— Quels résultats avez-vous trouvés lors de l'analyse ? demanda Reling.

— Positifs pour l'adversaire. Le test du carbone 14 donne au projectile environ 190 ans. Mêmes résultats pour l'analyse chimique. La décomposition de la charge explosive en fait foi. Le capitaine Finist s'est effondré, un autre de nos hommes également. Ils ont été transportés à l'hôpital ! Break down total !

— Quelle arme a été utilisée ?

— Voici les photos. Le nombre de rayures, du fusil mitrailleur et des carabines à répétition est identique. Pour le fusil mitrailleur, elles sont simplement plus larges. Le projectile a été tiré par une carabine à répétition. Aucun doute à ce sujet.

— Je ne comprends pas, patron. Pour quelle raison sont-ils tous tellement déprimés ?

— Konnat, à vous entendre, on se rend compte que vous venez seulement d'être mis en face des réalités. Si ces criminels réussissent à changer le cours de certains éléments essentiels du passé, nous sommes fichus. Pas nous ici, non, tous les êtres humains ! Vous ne comprenez donc pas ? Nous serons effacés ! Nous n'aurons jamais existé. Nous disparaissions d'un facteur temps qui est nôtre, à l'exclusion de tout autre. Mais comprenez donc, à la fin !

— Pour un homme qui se targue d'un raisonnement logique, c'est plutôt difficile.

— Alors demandez à Goldstein de vous apprendre à penser en quatre dimensions. Lorsque vous aurez compris, la définition « Temps » aura une nouvelle signification pour vous.

« Mais dites donc, il me semble vous avoir donné l'ordre de plonger dans un sommeil profond. »

Annibal resta avec moi. Le Vieux partit en direction de la salle de projection.

— Il a dit que nous devons les rejoindre. Mais peux-tu me dire de quelle manière nous allons nous y prendre ? Qui peut-il être, ce « maître » ?

— Capacités inconnues, pas la moindre idée. Nous le saurons quand nous serons face à lui. Je n'hésiterai même pas une fraction de seconde, j'agirai sur-le-champ. Je t'en donne ma parole.

— Nom de nom ! Tu vas me répondre ! Comment l'atteindrons-nous ?

— Tu as oublié un petit détail. Pense à notre avant-dernière mission. Souviens-toi de cette magnifique Gundry Ponjares. Elle a hurlé de douleur lorsque nous avons dirigé le faisceau d'un émetteur d'ultra-sons sur elle. On avait transplanté un cerveau denebien dans son crâne humain. Nous l'avons maîtrisée et remise aux mains du Q.G. Eh bien, elle vit toujours ! Le « maître » excepté, cela devrait être l'unique Denebien ayant réussi à survivre à notre attaque.

Nous serons obligés de risquer le tout pour le tout, puisque tu as découvert un autre de ces appareils. Goldstein essaie, en mettant à contribution le cerveau denebien transplanté dans la tête d'une femme, de déchiffrer certaines choses. Il n'a pas dû t'en informer. »

Je m'endormis en pensant aux dangers qui nous guettaient. Il fallait d'abord récupérer par le sommeil.

CHAPITRE IV

L'homme qui s'occupait de nous n'était pas un simple maquilleur de théâtre ; il était pourvu d'au moins trois diplômes universitaires dans le domaine de la biochimie.

Il m'avait passé mon nouveau masque de mission après avoir ôté pour toujours le « visage » du colonel Gunson. Ce procédé avait nécessité une mini-intervention chirurgicale destinée à détacher en quatre endroits différents le masque fixé à ma peau naturelle. Ces visages ne s'enfilaient pas comme les masques de service ordinaires.

Les fibres vivantes de la nouvelle housse furent insérées dans les petites scarifications et collées par un spray cicatrisant à base de plasma. La guérison était déjà bien avancée. Je ne souffrais pas du tout.

Annibal avait eu droit au visage d'un vieillard. Son crâne oviforme pourvu d'une calvitie avancée le faisait paraître très drôle. Les tissus synthétiques de ces masques puisaient leur nourriture dans notre circulation sanguine naturelle.

J'aimais bien ma nouvelle apparence. Le Vieux avait jugé utile de faire de moi un héros rayonnant. Il avait probablement une vague notion de l'époque galante.

Psychologiquement parlant, cet aspect n'était pas tellement aberrant, car un beau mâle avait de tout temps fait impression sur les femmes. Le patron prévoyait, si besoin était, d'utiliser le beau sexe pour faire avancer les recherches. Je souhaitai que cela ne crée pas un tas de complications sentimentales !

Je n'avais jamais été si beau.

Il en allait tout autrement pour ce pauvre Annibal. Il était fou furieux de son nouvel aspect. De son répertoire d'injures inépuisable, il avait sorti une série d'imprécations tellement énormes que les membres de la section visagiste n'avaient trouvé leur salut que dans la fuite. Pour l'heure, il distillait son poison, allongé sur son lit.

— Tu sais, t'as l'air vraiment ravissant en officier de l'armée américaine compagnon d'armes de George Washington dans sa lutte contre les troupes de Sa Majesté très Britannique. Je me suis laissé dire que les Hurons étaient friands de scalps de chauves. Attention, mon vieux, tâche de faire un grand détour si tu en vois un dans les

parages.

Cela l'incita à mettre mes ancêtres plus bas que terre. Il prétendit de plus que j'ignorais tout de l'éthique et douta sérieusement de ma santé mentale.

Le fait que j'étais son supérieur ne le faisait nullement hésiter.

— Sois calme, petit ! Parce que moi, je peux en faire la preuve : mon père n'a jamais été un alcoolique !

— Moi, j'ai dit ivrogne ! hurla-t-il.

Ce qui me permit d'admirer les chicots dont on l'avait pourvu en guise de denture.

Notre visagiste passa sa face hilare par l'entrebâillement de la porte.

— Me permettez-vous d'entrer sans m'écharper ? Je voudrais inspecter les sutures.

Je l'en priai et Annibal le gratifia d'un chapelet de noms, tous plus désobligeants les uns que les autres. Car mon cher coéquipier, extrêmement imbu de sa petite personne, estimait avoir un physique fin et gracieux.

Sans se départir de son calme, le docteur Mirnam procéda aux examens. Les masques semblaient coulés sur notre visage. Les endroits de transition avec la peau naturelle, juste à la base du cou, n'étaient décelables qu'au microscope.

— Vous êtes autorisés à vous lever, messieurs. Tout est parfait et les derniers préparatifs viennent d'être achevés.

— Ne me dites pas, espèce de sculpteur à la manque, qu'on vous a mis au courant ! grinça Annibal.

— Mais si ! Il fallait bien, puisque nous ne quitterons plus cette tanière pour l'instant et que nous aimerions bien rester en vie. Le patron pense qu'il y va de l'existence de l'humanité tout entière.

— Tiens... il a dit ça !

Je me mêlai à la conversation.

— Exactement, un vrai moment de gloire ! Je vous assure que je compatis, pauvres héros que vous êtes. On vous dresse sur un piédestal et nous autre, pauvres savants, sommes tout juste bons à préparer vos actions d'éclat ! A vous les honneurs et les décorations. Enfin, je veux bien convenir que, cette fois-ci, ce n'est pas du gâteau ! On vous prie de vous rendre à la conférence. L'historien français vous expliquera combien il eût été facile à Napoléon d'assujettir toute

l'humanité s'il n'avait pas commis quelques maladresses lourdes de conséquences. Je viendrai l'écouter. Il est facile de dire, quand tout est fini, ce qui était bien et ce qui ne l'était pas.

— Si seulement j'en étais déjà là... Je vous envie, vous et vos collègues, dans votre antre de magiciens biochimistes, lui dis-je.

— N'allez surtout pas vous noyer dans un bouillon de culture réchauffé. C'est que je vous aime bien, ricana Annibal.

La sonnette d'alarme nous interrompit.

Les clignotants rouges sur les cloisons fonctionnaient et les haut-parleurs des postes d'appel se mirent à débiter des hurlements avec un bel ensemble.

— HC-9 et MA-23, mettez immédiatement vos masques de service... Je répète.

Un assistant, portant nos vêtements, fit irruption dans notre chambre. Mirnam tendit nos grossiers masques de service. Plus que jamais nous devions nous garder de faire connaître nos nouveaux visages. Simple question de survie.

Dans une sorte de salle d'opération que nous traversâmes, on nous équipa de combinaisons aseptiques et de protège-bouche. Ensuite, on nous fit passer dans une pièce remplie de lampes à ultraviolets sous lesquelles nous devions tourner très exactement pendant trois minutes, les bras étendus, pour que tout microbe ou virus soit anéanti. On nous passa encore un spray désinfectant avant de nous permettre de sortir.

Nous pénétrâmes ensuite dans une autre salle dans laquelle une équipe de chirurgiens s'activait sur un homme étrangement pâle étendu sur une table. Il portait des blessures au bas-ventre et à la poitrine. Les assistants nettoyaient le corps et découpaient les vêtements et les bottes du blessé pour les enlever. Le tout à une vitesse vertigineuse. Le chirurgien en chef était prêt.

L'appareil ultra-moderne provoquant l'anesthésie bourdonnait, suspendu au-dessus du blessé. Je me rendis compte que l'on voulait lui éviter à tout pris une perte de conscience. On ne lui donna ni médicaments ni gaz anesthésiant.

Le projecteur hypnotisant envoyait ses fréquences invisibles. La bande magnétique débitait inlassablement les mêmes ordres stéréotypés sur un air monotone. Le subconscient du patient réagissait à ces injonctions. Il ne ressentait aucune douleur, un ordre d'insensibilité lui ayant été donné.

Cet appareil avait souvent fait ses preuves.

La respiration du blessé se fit plus calme. Il était couché dans une immobilité totale, sans le moindre réflexe. Ses yeux étaient grands ouverts. On ne pouvait rien y lire, ils semblaient poursuivre un rêve

lointain.

L'uniforme dont j'inspectai les lambeaux avait été très élégant. Annibal siffla doucement en pointant son doigt sur les étoiles.

— Hé ! regarde, un général de brigade. Et tiens, les fusées entrecroisées, un officier d'état-major de l'Arsenal de l'Armée.

Le patron nous fit signe de le rejoindre.

— Je me demandais bien où vous étiez ! Il a fallu le système d'alarme pour vous faire venir !

— Qu'est-ce qui se passe, patron ? Un officier d'état-major... Attentat ou quoi ?

— Rien de tout cela !

Le Vieux était très énervé.

Mon attention s'accrut encore en voyant des spécialistes des groupes d'investigation entier dans la salle.

— Voici le général Leutning, responsable du dépôt d'armes des Etats du sud. Il administre également les petits armements nucléaires et parmi eux les toutes nouvelles grenades à fission nucléaire, que l'on peut tirer avec un simple fusil. Chacune développe une puissance énergétique d'environ cinquante tonnes de T.N.T. Pratiquement pas de retombées radioactives. Notre ami que voici n'a rien trouvé de mieux que d'en faire le trafic. Il en a fourni à des inconnus et s'est fait payer avec des pièces d'or !

— Des pièces d'or !

— Oui. Et savez-vous lesquelles ? Des louis d'or, des guinées anglaises et des napoléons frappés après 1803. On a l'impression que ces pièces sortent tout droit des presses de l'hôtel de la Monnaie. Nous sommes en train de les examiner pour déterminer combien de temps elles ont servi. Ce cher M. Leutning semblait, soudainement, baigner littéralement dans l'or. Le F.B.I. se méfia, on contrôla les dépôts d'armes et il fut pris la main dans le sac. Evidemment, il refusa de parler. Il a même tenté de s'évader, ce qui est à l'origine de ses blessures. Un vrai miracle s'il est encore en vie, mais on ne pourra probablement pas le sauver. Impossible de courir le risque d'une transplantation cardiaque !

Je me retournai doucement. Je sentais le sang quitter mon visage. C'était donc là un de ces hommes incapables de résister à la tentation, même s'ils occupent des postes à responsabilité. Et cela se produisait tous les jours.

— Il faut qu'il parle, dit le patron. Il le faut. D'après les premiers résultats de l'enquête du F.B.I., des dissensions familiales très importantes sont à l'origine de cette trahison.

Il a divorcé de sa troisième femme. Ses nombreuses liaisons amoureuses l'ont amené à prendre contact avec des milieux louches. Le F.B.I. s'en est rendu compte trop tard. Je parierais ma tête que nos amis les Denebiens ont leurs sales doigts dans cet engrenage, sinon comment expliquer la provenance des innombrables pièces d'or que l'on a trouvées chez lui ?

— Une drôle d'affaire. Voilà que la monnaie d'or des siècles passés fait son apparition en 2005, dit Annibal.

Reling reçut un message à sa radio-bracelet. Les pièces de vingt francs en or avaient entre deux et trois ans, les pièces anglaises avaient davantage servi. Aucune pièces n'avait plus de cent ans. Aucune trace d'usure.

— Et voilà, Konnat. Je ne me suis pas trompé, Leutning a livré les armes les plus sophistiquées du temps présent aux criminels du passé. Il le pouvait. Pas de gros canons ou des fusées encombrantes, mais de toutes petites armes de destruction, micronisées avec des ogives nucléaires et chimiques. Cela suffit à quelques personnes sachant s'en servir pour faire disparaître des armées entières et à faire chanter n'importe quel chef d'Etat. Un salaud est en train de détourner le cours des événements historiques. C'est tellement simple. Quelques erreurs du passé corrigées et Napoléon ne mourra pas à Sainte-Hélène !

Impossible de faire parler le blessé. Finalement, l'interrogatoire eut lieu sous influence hypnotique du type N.

— Il fallait que je le fasse. Ses yeux brûlaient mon cerveau. Je ne pouvais penser à rien d'autre... Ils ont transporté les armes avec des avions.

C'est tout ce que nous pûmes apprendre avant le décès du général.

— N'as-tu rien remarqué pendant l'interrogatoire ? Tu sais, les yeux qui brûlaient dans son cerveau !

— Suggestion hypnotique denebienne ! Je pense que le « maître » a pu se procurer encore pas mal d'autres choses.

On nous appela pour suivre la conférence. Il fallait y passer. Cela faisait partie des préparatifs.

Mais franchement, si on n'a pas le droit de prendre de notes, ce genre d'exercice, c'est de la torture à l'état pur !

— Il a donc été irréfutablement établi que Napoléon Bonaparte a été battu par la marine britannique ; en aucun cas sa défaite ne peut être imputée aux armées de la Sainte Alliance. Jamais la bataille de Leipzig n'aurait eu lieu si le tsar Alexandre avait cédé sur quelques points. Les Russes n'ont pu se cabrer qu'en raison d'une Angleterre forte et libre et de son immense flotte. La chute de Napoléon commence avec la campagne de Russie en 1812. Les guerres de libération de 1813 n'étaient qu'une suite logique des batailles perdues dans les steppes.

« Mais c'était surtout la perte de son auréole d'infailibilité qui a précipité le désastre. Les princes vaincus relevèrent la tête. L'Autriche se joignit à l'alliance. Le sort de Bonaparte, indépendamment des victoires de Grossgoerchen et de Bautzen, était scellé. Sa grande armée subit dans la même année deux défaites à Grossbeeren et sur la Katzbach qui lui furent infligées par Biilow et Blucher. Leipzig était tout simplement le point final. »

Le professeur Callac avait terminé son exposé illustré de nombreuses projections.

Je connaissais toute l'histoire napoléonienne à présent, et j'attendais les conclusions de l'historien.

La salle était pleine à craquer. Les Russes, les Asiatiques, les Africains, tous les services secrets étaient présents aux côtés du général Reling.

— Le fait seul de la présence des inconnus dans l'armée de 1811 semble prouver le bienfondé de notre théorie. Si la campagne de Russie n'a pas lieu, les forces napoléoniennes demeurent intactes. L'Europe reprend son souffle. Pour renforcer l'emprise de l'empereur, il faut que le blocus anglais devienne perméable. Les très jeunes Etats-Unis d'Amérique de l'ère napoléonienne sont tout disposés à voler au secours de l'Europe. Les matières premières pourront être, en premier lieu, déchargées en France. Rien ne pourra vaincre l'empereur si la force maritime anglaise est décimée, si les voiliers français peuvent sillonner les océans sans crainte. Alexandre sera obligé de céder à Napoléon. J'ai en main quelques rapports pour le moins étranges. Il semble que des inconnus ont été reçus par le Corse. Nous savons de qui il pourrait s'agir. Cela signifie qu'il n'est pas encore trop tard. Je ne suis pas en mesure de discuter de la relativité des divers niveaux temporels. C'est Goldstein qui peut le faire. Moi, je peux seulement vous dire de quelle manière Bonaparte peut éviter sa chute.

« Si, avec l'aide des étrangers, il réussit à battre les Anglais, toute l'Europe sera à ses pieds. A ce moment-là, rien ne s'oppose à ce qu'il

disparaisse et qu'un autre, bien plus puissant, prenne sa place.

« Supposons qu'en l'occurrence ce soit le « maître ». Ses voyages dans l'année 2005 lui donneraient constamment des possibilités nouvelles. Le cours de l'histoire est dévié. L'Europe ne sera plus qu'une seule nation. Un seul homme régnera sur elle : l'inconnu. Plus de princes, de rois, d'empereurs. La dictature totalitaire est établie. Les armes spéciales et les troupes d'élite permettront une invasion rapide des Etats-Unis d'Amérique. Trois générations au plus, et tous les peuples de la Terre seront réduits en esclavage ! Pas de guerres mondiales, pas de révolution russe. Une nation mondiale, une monnaie, une police politique aux pouvoirs gigantesques. Notre monde s'éteint. Il est transporté dans un autre espace-temps. »

Toutes les personnes présentes semblaient atterrées.

— Mais ceci n'est que le début ! Napoléon rêvait de régner sur une Europe Unie. A cette époque, les peuples africains et asiatiques n'entrent pas en ligne de compte. On ne leur permettra aucun progrès, ils resteront dans leur stade primitif et leurs pays ne serviront qu'à fournir des matières premières, ce qui exclut tout danger de ce côté-là.

« Ce super-Etat prendrait naissance en 1812, c'est-à-dire au moment où Napoléon renonce à la campagne de Russie, stabilise ses forces et s'efforce de réprimer toute résistance politique interne, surtout en ce qui concerne la Prusse. Si les puissants restés dans l'ombre le font changer, s'ils l'appuient avec leurs armes atomiques, rien ne pourra l'arrêter. Un simple hélicoptère civil peut anéantir la totalité des navires britanniques assurant le blocus et ouvrir le chemin à la flotte française de débarquement.

« Messieurs, permettez-moi de vous lancer un avertissement solennel ! Nous avons trouvé les preuves d'événements mystérieux dans le cours de l'année 1811 !

« Intervenez ou bien il sera trop tard. » Callac abandonna le pupitre à Gorsskij, le patron du contre-espionnage russe. Ses lunettes cerclées d'or brillaient.

— Messieurs, tout cela nous semble assez invraisemblable. Pourtant, nous sommes disposés à envisager l'hypothèse de criminels ayant réussi à entrer dans le passé à l'aide de l'appareil. Mais permettez-moi de poser la question aux physiciens présents : quel rapport y a-t-il entre ce qui est et ce qui pourrait être ?

« Si les inconnus avaient réussi à exécuter leur projet, nous ne serions pas là, nous ne pourrions discuter de rien, puisque rien de ce que nous connaissons n'existerait. » L'un des physiciens prit la parole.

— La forme existentielle de ce que l'on nomme temps est une réalité. Nous nous mouvons simplement sur une bande étroite

d'énergie temporelle pouvant à tout moment perdre sa continuité. Oui, nous existons ! Ceci prouve que le déroulement dans le temps des événements de l'année 1811 n'est pas achevé. Des êtres humains de notre époque sont revenus. Nous continuerons naturellement d'exister aussi longtemps qu'ils n'auront pas réussi à obtenir un changement notable de la situation que nous désignons par « historique ». Pourtant, il ne s'agit pas de l'histoire, la théorie de Goldstein le prouve ! Ce que nous appelons histoire est, dans un espace temporel très proche, la réalité. Il doit en être ainsi, car le temps est une forme d'énergie à quatre dimensions. L'énergie ne peut se dissoudre dans le néant. Elle demeure pour fusionner avec le flux infini et éternel. Une catastrophe ne peut avoir lieu que sous l'influence de forces criminelles essayant de changer l'écoulement de ce flux. Seul le dépassement du mur temporel rendra possible l'annulation de notre ordre universel.

Le Russe pinça les lèvres et de profonds sillons creusèrent son front.

— Il commence à comprendre, murmura Annibal.

Puis Gorsskij parla. Les mots passaient à peine, tant il était ému.

— J'ai pleins pouvoirs de mon gouvernement. Que désirez-vous ? Que voulez-vous que nous fassions ? Nous sommes tous à vos ordres.

— Je veux la documentation la plus complète sur la Russie de 1811 et 1812. Vous allez immédiatement faire fabriquer par vos plus éminents spécialistes certains documents revêtus des armes, des sceaux et autres signatures. Vous fabriquerez des lettres d'introduction pour deux officiers américains venus en Europe sur ordre du président des Etats-Unis pour y étudier le mode de vie. Mes hommes vous communiqueront tous les détails. Les Européens jouent le jeu depuis un certain temps ; vous, Gorsskij, vous avez hésité...

Telle fut la réponse du Vieux.

— Nous étions abasourdis, s'excusa Gorsskij, mais nous ferons tout pour rattraper le temps perdu. Il ne faut pas qu'une humanité enfin devenue fraternelle disparaisse !

La séance fut levée.

Annibal et moi reçûmes nos ordres de mission. On nous mit au courant des détails techniques de notre équipement. Les services graphiques nous fournirent les passeports, documents, lettres d'introduction et relevés cartographiques soigneusement établis sur le modèle des documents anciens. Des chefs-d'œuvre de faussaires. Seuls des spécialistes très avertis seraient capables de déceler la supercherie.

En 1811, c'était strictement impossible.

On nous obligea à dormir encore six heures. Puis le tailleur et le visagiste réapparurent. On nous remit les vêtements d'époque, les bagages correspondants, des lettres de crédit sur des banques anglaises et hollandaises. De plus, on nous remit de lourdes bourses pleines de monnaie d'or et d'argent, sans oublier des tabatières, véritables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie.

Le point de départ étant Zonta, nous devons donc retourner sur la Lune ! Encore trente-six heures de préparatifs, instructions accélérées, conférences.

Nos techniciens avaient pu résoudre le problème de l'armement. Nos pistolets d'époque avaient été préparés.

Cet équipement extrêmement volumineux fut transporté sur la Lune par cargo spécial. Nous suivions à bord d'une navette.

Le professeur David Goldstein était parfaitement au courant de même que le nouveau patron des services de sécurité lunaires, qui était un agent du C.E.S.S.

Avant de monter à bord de notre fusée, nous prîmes congé du Vieux. Nous portions des vêtements civils et avions les papiers nécessaires dans notre portefeuille.

— Bonne chance ! nous dit le Vieux. Votre équipement atteint pratiquement la perfection. Rien n'a été omis. Nous possédions suffisamment de documents sur les années 1811-1812. Vous parlerez à des personnes mortes depuis longtemps. Ce sera dur, très dur et éprouvant. Pour la première fois dans l'histoire du C.E.S.S., nous devons renoncer à notre technique d'infiltration qui a fait ses preuves. Vous devrez agir de votre propre chef. Les possibilités de nos adversaires nous sont inconnues, et vous devrez vous attendre au pire. Votre équipement spécial est supérieur à celui de l'ennemi. Vous devrez dérober l'appareil pour entreprendre votre voyage dans le passé. Je ferai de mon côté le nécessaire pour que les médias s'emparent de l'événement et lui donnent toute la publicité voulue. L'adversaire saura qu'un second appareil intact existe. C'est tout ce que je puis faire pour vous aider. Vous n'aurez aucun mal à reconnaître un homme originaire de notre époque. Regardez et agissez !

Que pouvions-nous dire ?

Nous allions combattre des ombres.

Notre fusée partit. Cinq heures pour atteindre la Lune. Quand reviendrions-nous sur Terre et comment ?... La question était sans réponse.

CHAPITRE V

Le colonel Joe Tantulf était un agent actif du C.E.S.S.

Dès mon départ, il avait été nommé chef de la sécurité. Mes vieux amis étaient encore en place, parmi eux Kanonewe et Tronskij, mais en raison des changements que l'on m'avait fait subir, ils ne purent me reconnaître.

J'étais promu au rang de collaborateur du professeur David Goldstein. Tout avait été mis en œuvre pour me forger une réputation de savant éminent.

Lorsque je me trouvais en compagnie de collègues, je laissais tomber certaines remarques que Goldstein et moi avions soigneusement mises au point. Il s'agissait de nouvelles découvertes fondamentales.

Goldstein se prêtait à ce petit jeu avec un talent incroyable. Il avait réussi à faire croire qu'il avait en ma personne un collaborateur génial, pratiquement l'homme le plus savant du siècle. Mon patronyme officiel était Stefan Raiser, j'étais censé être d'origine allemande et spécialiste en astrophysique.

Annibal avait fait parler de lui, et son aspect peu engageant n'avait en rien nui à sa solide réputation de savant. Il avait reçu l'enseignement de Goldstein et utilisait habilement ce qu'il avait pu en assimiler. Il avait un comportement renfermé, légèrement vieux jeu, peu enclin à communiquer, et cela correspondait très exactement à son physique.

Officiellement, nous faisons partie de l'équipe universelle des chercheurs travaillant sous la direction du savant israélien. Mais nous ne lui arrivions pas à la cheville. Notre enseignement théorique au C.E.S.S. n'avait pas été si poussé.

Goldstein, cet homme affable, gentil et doux, nous écrasait par son savoir immense. De plus, il était d'une ténacité incroyable, ne connaissant aucune fatigue malgré son grand âge. Sa puissance de travail primait tout et nous n'avions pas d'autre possibilité que d'essayer d'assimiler l'enseignement qu'il nous prodiguait à tout moment.

Le plus difficile consistait à comprendre la signification des symboles martiens. Leur système mathématique était proche du nôtre et pourtant très différent. Goldstein avait saisi leur signification mais en ce qui nous concernait, nous avions l'impression d'être des hommes

de Cro-Magnon en présence d'un réacteur nucléaire.

Nous connaissions parfaitement le transformateur temporel des Martiens. Les deux centrales énergétiques de l'appareil ne cachaient plus de secrets, mais nous avons dû faire appel à toutes nos connaissances pour arriver à les comprendre. Les intelligences disparues de Mars avaient travaillé sur la base de la fusion des noyaux, ayant abandonné le principe de la fission.

Une fois familiarisés avec les centrales énergétiques, nous nous attaquâmes aux convertisseurs énergie-temps. Cela nous dépassait et le professeur Goldstein dut en prendre son parti. Il se contenta de nous expliquer le fonctionnement des appareils. C'était le seul être humain à avoir tout compris.

Tout avait été mis en œuvre pour faire croire aux autres savants de l'équipe qu'Annibal et moi avions également assimilé les lignes fondamentales de ce principe.

Au bout de quinze jours, de nouveaux ordres arrivèrent du Q.G. TS-19 en était le porteur et le colonel Tantulf le reçut personnellement.

La Caverne abritant les deux appareils mystérieux était considérée comme territoire ultrasecret. Les soldats de la garde avaient été remplacés par des hommes soigneusement choisis, appartenant à toutes les armées de la Terre. Et pourtant, ces hommes s'énermaient déjà. Zonta exigeait des êtres une bien trop grande domination de soi.

Le masque de TS-19 était absolument parfait. Personne ne pouvait se douter qu'il était venu sur la Lune de nombreuses fois.

Le bureau de Goldstein abritait depuis peu de temps un ordinateur perfectionné d'origine russe. Moscou avait immédiatement joué le jeu et nous n'avions plus de secrets les uns pour les autres.

— Vous ne me plaisez qu'à moitié, HC-9, me dit mon vieux compagnon. Si vous êtes dans un état de nervosité extrême en arrivant dans le passé, cela risque de provoquer certaines complications.

Puis il s'adressa au professeur, après avoir regardé Annibal lové dans un fauteuil.

— Professeur, est-il possible de procéder au premier essai dans les douze heures qui suivent ? Nous ne pouvons plus nous permettre d'attendre. Les dernières investigations ont donné des résultats alarmants. Nous avons découvert de nouveaux documents concernant les années critiques. Entre autres, le rapport d'un capitaine de frégate britannique parlant d'une explosion mystérieuse sur un navire devant la rade de Brest. Il semble qu'on ait observé une chose surnaturelle se déplaçant dans les airs à une vitesse vertigineuse en faisant un bruit infernal. Mettant à profit cette explosion, un voilier américain réussit à entrer en rade de Brest sans se faire remarquer et put livrer à la

France des matières de première nécessité.

— Ainsi, dit le professeur en contemplant ses mains tremblantes, ils sont en train de retourner le cours de l'histoire. Ce qui se passe dans l'espace-temps voisin, nous le retrouvons, au cours de nos recherches, comme événement dans notre propre passé historique. Rien d'autre, lieutenant ?

— Non, monsieur, mais Callac a découvert quelques documents parlant des expériences farfelues d'un savant que Napoléon serait venu voir en personne. Cela se passait sur la côte et l'empereur en aurait été impressionné. La date indiquée correspond aux observations faites par les Anglais.

Goldstein se leva de son fauteuil.

— Alors, professeur, demanda Annibal, le transformateur fonctionne-t-il ?

— Votre supérieur a dû recevoir mon dernier rapport. Ces appareils n'ont pas été créés pour voyager dans l'avenir. Cela n'était peut être pas possible du point de vue technique ou alors les Martiens ont renoncé à de telles expériences. Peut-être avaient-ils des scrupules. Si je fais cet essai, je ne puis que retourner dans les spirales temporelles du passé, dit-il en s'adressant à TS-19.

— Ce sera assez, professeur. Nous n'en souhaitons pas davantage. Le général Reling demande seulement si nos agents peuvent prendre le départ dans des conditions de sécurité à peu près satisfaisantes.

— Tout est prêt. Le test sera effectué par mes soins dans les six heures à venir. Vous pouvez leur en faire part. Les chargés de mission du C.E.S.S. pourront prendre le départ.

Le colonel Tantulf eut un soupir et je lui dis :

— Trêve de discussion. Il fallait risquer le coup à un moment ou à un autre. Professeur, êtes-vous certain de la véracité des indications du Denebien ? C'est un être d'une autre espèce, diabolique, rusé et totalement dépourvu de scrupules. Qu'arrivera-t-il s'il vous a communiqué de fausses données ?

— Ne craignez rien. Comme nous avons réussi à décoder l'écriture et les symboles martiens, il m'a été facile de tout contrôler. Le Denebien s'en est bien rendu compte, d'autant plus qu'il ne pouvait m'influencer d'aucune manière par hypnose. Votre étrange collègue m'a gardé avec une vigilance extrême de jour et de nuit. Il s'en serait

immédiatement rendu compte. Vous avez fait du beau travail.

Cela me fit penser à Manzo, le mutant venu du fond des régions polluées par la radioactivité dans le bassin amazonien. Ses facultés télépathiques avaient été développées à l'extrême par des cours de nos parapsychologues. Un cerveau d'une autre espèce ne pouvait être surveillé que par un tel homme. Manzo à l'aspect monstrueux avait pris sa mission à cœur.

TS-19 prit congé pour un court moment. Il avait apporté quelques pièces d'équipement supplémentaires. Le problème consistait à les stocker sans qu'on le remarque, en attendant de les mettre, plus tard, dans l'appareil martien.

*
**

Le cube avait des côtés de trente-cinq mètres de longueur sans compter les creux contenant les propulseurs. Cela nous permettait d'emporter tout ce qu'il nous fallait pour notre voyage dans le passé.

J'entrai dans la caverne hermétiquement verrouillée par des cordons de surveillance. La femme qui s'y trouvait me sourit. Elle me semblait encore plus désirable, Gundry Ponjares. Son corps flexible et son visage aux traits aristocratiques, ses cheveux d'un noir aile de corbeau, tout laissait deviner des origines hispaniques.

Quelques mois plus tôt, je l'avais rencontrée pour la première fois dans une usine de missiles aux Etats-Unis. Elle avait commis quelques bévues. Elle poussa des hurlements de douleur lorsque, quelques instants plus tard, je braquai un générateur d'ultra-sons sur elle. Cela nous fournit la preuve que seule l'enveloppe externe de la véritable Gundry Ponjares subsistait. Ce qui se trouvait actuellement dans sa boîte crânienne n'avait pas mûri sur la Terre, cela n'avait pas été conçu, soigné et instruit par des humains. Nous avions même trouvé la salle d'opération dans laquelle ces transplantations avaient été faites. Les Denebiens avaient dans le domaine médical des connaissances qui leur permettaient de procéder à de telles interventions. Nous ne nous étonnions plus du temps passé à démasquer cet agent de la quatrième planète solaire Deneb.

Notre chance avait été la découverte de l'hypersensibilité des cerveaux denebiens aux ultra-sons. A trente mille Hertz, les noyaux cellulaires de leurs neurones étaient pris d'un mouvement vibratoire provoquant des douleurs insupportables et des crises de folie furieuse.

C'est ainsi que j'avais démasqué Gundry Ponjares et l'avais remise aux mains de nos savants.

Nous avons découvert qu'avant la transplantation, ce cerveau avait appartenu à un Denebien du sexe mâle, un savant.

Un sentiment de malaise me saisit en voyant le sourire gelé sur sa

bouche, alors que ses yeux reflétaient toute son inhumanité et sa dureté sans merci.

M'arrêtant devant elle, je lançai un regard interrogateur à Manzo.

Il me regardait de ses yeux grands comme des soucoupes, sa large bouche qui portait deux arêtes osseuses à la place d'une denture normale faisait mine de sourire. Il se balançait de ses deux mètres cinquante sur ses jambes grosses comme des colonnes. Si on ne le connaissait pas, on pouvait croire qu'il était dangereux, d'autant plus que ses mains ressemblaient à des pattes griffues et que sa peau grumeleuse avait un éclat vert émeraude.

— Tout va bien, monsieur.

Les sons semblaient provenir du plus profond de son énorme cage thoracique. Manzo grogna un avertissement et, en lisant la haine incommensurable dans le regard du Denebien, il leva ses pattes menaçantes.

Le Denebien sursauta. Il avait manifestement peur du mutant. Cela me fit sourire et je m'adressai à la créature.

— Ne vous donnez pas cette peine, étranger. Vous savez qu'une fibre nerveuse a été sectionnée dans mon cerveau. Vous ne pouvez donc ni pénétrer mes pensées, ni m'hypnotiser, ni me suggérer la moindre chose.

Manzo lui montra tout simplement un petit générateur à ultrasons suspendu à sa ceinture. Le Denebien recula, les poings crispés.

— Ecoutez, étranger. Dans quelques heures, le professeur Goldstein mettra l'appareil en marche pour le premier essai. Vous restez auprès de nous, sous bonne garde. Si jamais Goldstein ne revient pas, je vous promets de vous donner un avant-goût de l'enfer. Réfléchissez donc à deux fois. N'auriez-vous pas donné des indications inexactes ? L'appareil est en parfait état de fonctionnement ; si vos données sont exactes, le retour devrait s'effectuer sans complications. Un insuccès ne peut être que le fait d'une erreur de commande. Réfléchissez ! Il ne vous reste plus beaucoup de temps !

La peur disparut. Le Denebien parla avec la voix de Gundry.

— Combien de fois faudra-t-il encore vous le répéter ? Je ne suis pas un imbécile. Vous avez pu prouver que les derniers survivants de ma race ont été détruits. Pourtant, durant une longue période, nous avons été les maîtres de l'univers. Vos ancêtres regardaient nos spatonefs d'un air complètement ahuri à cette époque. Vous, vous avez eu de la chance.

— Trêve d'ironie ! Vos données étaient donc parfaitement

exactes ? Ne commettez-vous aucune erreur ? Etes-vous suffisamment familiarisé avec les constructions martiennes pour ne pas vous tromper ?

Il se redressa. Nous connaissions son orgueil démesuré.

— Nos cerveaux ne sont pas aussi primitifs que les vôtres. La technique martienne était bien inférieure à la nôtre. S'il en avait été autrement, nous n'aurions pu gagner la guerre contre eux. Nous connaissions parfaitement toutes les constructions martiennes, même le convertisseur espace-temps. Malheureusement, le nôtre n'a été développé que bien plus tard. Sinon, les choses ne seraient pas ce qu'elles sont !

— Vous n'étiez donc pas aussi évolués que vous le prétendez ! Vous voici averti. Nous vous garantissons une fin de vie paisible à condition que vous ne commettiez pas de bêtises. C'est le seul espoir qui vous reste. Vous auriez dû vous entendre avec les humains !

— Nous sommes les maîtres !

Le rire de Manzo éclata comme un coup de tonnerre.

— Moi, je veux bien vous laisser cette illusion. Nous assisterons aux essais. Pensez seulement à ce que je vous ai promis.

— Si cela rate, me tuerez-vous ?

— De toute manière, nous n'avons pas l'intention de rester inactifs tandis qu'un être de votre espèce s'efforce de mettre le monde sens dessus dessous. Ce doit être son dernier espoir d'obtenir la puissance totale. Nous tâcherons par tous les moyens de le faire échouer.

— Jamais vous n'y parviendrez ! Jamais vous ne le trouverez. Que valent tous vos savants contre un seul homme de mon peuple !

— Manzo se tiendra à vos côtés avec le générateur à ultra-sons. Je lui en ai donné l'ordre.

— Je suivrai scrupuleusement vos ordres, mais j'ai l'impression que ses forces déclinent.

— Comment cela ?

— Il y a une heure, il m'a demandé une certaine matière activant les cellules, et si nous avions découvert les réceptifs. Il a employé une autre désignation pour en parler.

— Quelque chose pour activer les cellules... N'aurait-il pas...

Je m'interrompis brusquement. Je songeai au rapport des services secrets chinois. Le prisonnier n'avait-il pas reçu l'ordre de se procurer quelque chose à Zonta ? Je retournai auprès du Denebien affalé dans un fauteuil.

— Inutile de me raconter des histoires ! Depuis plus de six mois nos biologistes affirment que vos cerveaux ultra-sensibles n'auraient pas supporté une hibernation prolongée sans subir de dommages. Il vous faut à certains intervalles une drogue destinée à maintenir le fonctionnement de vos cellules ! Si vous avez besoin de ce médicament, vous n'avez qu'à le dire à Manzo. Si vous ne le faites pas, ce n'est pas moi qui en pâtirai ! Ne réfléchissez plus trop longtemps, indiquez-nous l'endroit où se trouvent les stocks de drogue et quelle forme présentent les récipients. Si nous ne possédons pas ces indications, nous ne pourrons pas le découvrir parmi la foule d'objets de Zonta.

— Je ne le sais pas ! C'est quelque part, dans une petite pièce proche de notre station d'incubation. Très peu des nôtres savaient où trouver le plasma, et vous les avez détruits ! Regardez autour de vous, cherchez des cylindres de la longueur d'un bras humain, de couleur rouge sombre. On ne peut s'y tromper, chacun des récipients a sa propre installation climatique. Le sérum doit être tenu au chaud. Il m'en faut !

— Pour quelle raison vous faut-il ce plasma aussi rapidement ?

— A quoi bon vous le cacher ? Notre hibernation biologique a duré cent quatre-vingt mille années terrestres. Après la réanimation, les noyaux cellulaires subissent un processus rapide de vieillissement qui s'accélère si le cerveau est transplanté dans un corps étranger. Il me faut donc cette drogue de toute urgence. Je suis disposé à collaborer avec vous. Mais faites vite !

— Par mesure de précaution, je vous envoie un des biologistes du C.E.S.S. Vous devriez connaître le périmètre dans lequel nous pourrions découvrir ces récipients. Zonta est très étendu !

— Je l'ignore ; si je le savais, vous en seriez informé !

— Dommage ! Votre cher collègue vivant en 1811 ne le sait pas non plus. Vous y croyez encore, vous, à son règne sur l'humanité ?

Au reçu de cette nouvelle, l'ordinateur se mit au travail et les biologistes présents sur Zonta reçurent l'ordre de créer une

commission spéciale pour rechercher le plasma.

Tantulf me fit savoir que le grand moment était arrivé.

— Bien, dit Annibal, commençons notre action démentielle. Tu peux me considérer comme un remède pour âmes survoltées. Si tu crois devenir fou, tu me fais signe et je t'enverrai au pays des rêves.

Sa gaieté factice ne pouvait me tromper sur son véritable état d'esprit, le tremblement de ses mains en disait assez.

*

**

Le professeur Goldstein avait disparu en compagnie de trois techniciens faisant partie du C.E.S.S.

Je m'étais attendu à un événement majeur, du bruit, des grondements, mais cela n'avait pas eu lieu.

Manzo surveillait de près le Denebien.

Il y eut un ululement très doux, une lueur violette, et la place à laquelle l'appareil se trouvait fut brusquement vide.

Cela provoqua un sentiment de frustration en moi. Quoi ? C'était tout ?

Des photos furent prises et Scheuning interdit d'aller vers l'endroit qu'occupait le convertisseur.

— Et maintenant ?

Mes regards méfiants se portèrent sur le Denebien.

— Attendre, dit Scheuning. Il n'y a rien d'autre à faire. Il reviendra ou non. En principe, cela devrait fonctionner. Il envisage de retourner deux ans en arrière. Théoriquement, il pourra y séjourner des jours et des mois sans que nous puissions le faire revenir. La relativité du temps n'a jamais été plus clairement démontrée. Notre système de relation est actuellement différent. S'il se re-matématise en ce moment même, il pourra pourtant avoir séjourné là-bas pendant plusieurs semaines. Nous ne pourrons jamais le vérifier.

Quinze minutes passèrent. La lueur violette revint, le ululement retentit et le cube se matérialisa.

Je me rendis près de l'appareil.

Vous vous sentez bien, professeur ? Cela n'a pas fonctionné. Un quart d'heure vient à peine de s'écouler.

— Vous faites erreur, mon ami. Nous avons séjourné quatorze jours très exactement dans le passé. Les prises de vue en feront foi. Nous étions à la surface d'une Lune déserte.

Je me tournai vers TS-19.

— Mettez l'équipement dans l'appareil. Faites en part au Q.G. Nous partons dans huit heures. Le commando de verrouillage doit décoller. Notre terrain d'atterrissage doit rester plat. Je n'ai pas l'intention de me casser la figure.

Un hurlement retentit à nos oreilles. En me retournant, je vis Manzo qui venait de sauter sur le Denebien et le tenait comme une poupée de son dans ses grosses pattes.

— Il voulait entrer dans l'appareil et retourner quelques années en arrière, il y aurait retrouvé les types de son espèce. Pas vrai, petit frère ?

C'était vraiment une chance unique pour le Denebien.

— Quelle histoire idiote ! pestait Annibal. Il faut penser à des trucs complètement dingues. Si jamais je tombe amoureux de ma propre aïeule là-bas, je vous jure que je ferai sauter tout le Q.G. Dites, professeur, est-ce que cela entre dans le domaine des possibilités ?

— Si vous y tenez, vous pourrez même assister à votre propre naissance. Pour autant que les événements du passé ne subissent pas une altération par la force, ils demeurent stables. Vous pourrez donc flanquer une paire de baffes au médecin qui vous a amené à la lumière du jour, sans que vous l'ayez demandé ! A moins que vous n'en ayez exprimé le désir.

Le ricanement que je poussai incita l'un des médecins à me dire :

— On va vous injecter un calmant. Vous ne saurez même plus que vous avez des nerfs. Seule la réalité comptera encore pour vous.

— Vous avez l'intention de nous zigouiller ? demanda Annibal.

— Calmez-vous, le professeur a eu droit à sa piqûre, lui aussi. Le professeur sourit en poursuivant :

— Ces médecins, ils m'ont privé de la fièvre joyeuse de la découverte. Je puis à peine me réjouir. Vous vous rendez compte, messieurs, nous avons traversé le mur du temps ! C'est incroyable. Faites développer les films !

Nous partîmes nous reposer un peu. Les spécialistes procédaient au chargement du cube. Deux chasseurs circulaires à propulsion plasmique dernier modèle furent arrimés à l'intérieur.

Le moment était arrivé !

CHAPITRE VI

Les silhouettes des êtres et des choses s'estompèrent. Ils étaient dématérialisés et pourtant présents. Des ombres, des éclats lumineux et des tourbillons m'entouraient

Du moins me le semblait-il. Il ne s'agissait pas d'une impression réelle mais du souvenir d'événements ayant lieu à l'instant même.

Après une douleur lancinante, mon environnement devint stable. Les champs énergétiques tourbillonnants disparurent» se matérialisèrent et je vis Goldstein en face de moi.

Ce nouveau médicament était efficace, car je n'éprouvais ni peur ni panique. Un grand calme régnait en moi. Notre étrange voyage dans le passé nous laissait presque indifférent.

Les convertisseurs stoppèrent. Seul le petit réacteur continua à fonctionner.

Les écrans s'illuminèrent, et la grande caverne nous apparut. Le Denebien était à mon côté, dans un fauteuil. Les sièges étroits nous supportaient à peine. Je voyais, sur le tableau de bord les étranges signaux martiens correspondant aux valeurs de départ et d'arrivée. Les écrans ne reflétaient rien d'autre que les parois rocheuses. Nous ne parlions pas. Manifestement, nous avons réussi le saut. Pas de gardes, l'ouverture de la galerie que nous avons creusée n'existait pas.

Les instruments de mesure indiquaient l'absence totale d'atmosphère à l'intérieur de la grande caverne.

— Sur Terre, c'est l'année 1811, dit Goldstein.

— Eh bien, il me semble que tout le monde est calme et équilibré. Enfilez vos combinaisons spatiales et ouvrez les abattants. Je pense que notre approvisionnement en énergie sera suffisant. A Zonta, un réacteur producteur d'énergie que contrôle un ordinateur a toujours fonctionné.

Les trois techniciens étaient prêts. Les cinquante hommes du commando de choc étaient accroupis en haut, avec leur équipement sophistiqué. D'autres troupes seraient chargées dès que nous serions sur la Terre, mais il fallait d'abord nous y rendre.

Tout se passa comme prévu, les écrans tridimensionnels montraient les techniciens mettant pied à terre dans la caverne

lorsque Annibal dit :

— Professeur, à mon avis, quelque chose ne tourne pas rond. Il me semble qu'un troisième appareil se trouvait également dans la caverne.

— Exact, et alors ?

— Si nous sommes effectivement revenus de cent quatre-vingt-dix ans en arrière, le troisième appareil devrait obligatoirement se trouver ici. Il n'y aurait qu'à le faire sauter, ce qui rendrait impossible sa subtilisation en l'an 2005 !

— C'est une idée parfaitement logique, même en relation avec la relativité de l'espace-temps. J'y ai songé également, et c'était la raison du premier essai. Nous n'avons pu trouver cet appareil. Cela veut dire qu'un être intelligent a suivi un processus de pensée identique au nôtre. L'appareil se trouve bien ici, mais dans un espace-temps différent. Il ne sert à rien de le chercher. Il y a des milliards de possibilités, et une différence de quelques secondes seulement rend cette recherche impossible. Nous devons nous rendre à l'endroit où nous sommes sûrs de trouver le convertisseur.

Je me rendis aux côtés du Denebien et posai la main sur son épaule, sans pouvoir m'empêcher de ressentir un malaise.

Le but vous a été indiqué. Faites partir le cube. Vous le ferez sortir de la caverne et le lancerez dans l'espace. Notre convention tient. Si nous ne pouvons pas découvrir le plasma cellulaire à Zonta, nos savants en fabriqueront. Vous leur indiquerez sa composition. Vous n'avez aucun intérêt à faire des bêtises. Combien de temps vous reste-t-il ?

— Deux mois terriens, tout au plus. Vous pouvez me faire confiance. Vos pilotes spatiaux peuvent s'en assurer.

— Sortez le cube de la caverne, lui dit le capitaine Lobral, un as de la garde spatiale, j'ai envie de voir fonctionner ces appareils anti-gravitation.

Cela se passa sans heurt et pratiquement sans bruit. La gravitation lunaire fut neutralisée par des contre-champs. L'engin n'avait plus de poids, seule la masse subsistait.

Nous sortîmes par les immenses portails, dans l'éblouissement des rayons du soleil. Le propulseur gronda sous nos pieds, et je n'en crus pas mes yeux lorsque je vis la surface de la Lune tomber littéralement dans le néant.

Le Denebien partit avec une accélération démentielle, que

j'estimai à cinq cents G au moins.

Goldstein expliqua en passant les fonctions des contre-champs d'accélération. La force d'inertie de chaque corps se trouvant à l'intérieur de l'appareil était annulée et les molécules accélérées individuellement, ce qui évitait la formation d'amas moléculaires. Par conséquent, l'effet d'une forte accélération ne se ressentait pas.

Nous avons rejoint l'espace plus rapidement qu'il n'aurait été possible de le faire avec un chasseur plasmique ultra-rapide. Dans les circonstances normales d'astro-navigation, nous n'aurions pas vécu.

Le Denebien expliquait sans cesse. Nos pilotes exercés comprirent presque aussitôt, d'autant que Goldstein et Scheuning leur avaient appris la signification des symboles martiens.

La Terre se propulsait à une vitesse folle dans notre direction. Autour de nous, le noir de l'espace interrompu seulement par les points lumineux des étoiles.

Lorsque le freinage commença, notre cube ne fut pas retourné. Le propulseur avant se mit à fonctionner à une puissance identique au propulseur arrière.

Une heure, et déjà nous plongeons dans les couches supérieures de l'enveloppe gazeuse de la Terre. C'était fou, à de telles vitesses, le frottement nous ferait périr volatilisés par la chaleur développée. Mais rien de semblable ne survint.

D'après le professeur Scheuning, chaque navire spatial martien était pourvu d'un écran-choc dont les fonctions consistaient en une ionisation avec éloignement par impulsion énergétique de tous les atomes.

Cela me permit de contempler sur les écrans la queue incandescente des masses d'air chauffées à blanc qui suivait notre sillage. N'importe laquelle de nos fusées plasmiques aurait été volatilisée par la chaleur de frottement en pénétrant dans l'enveloppe gazeuse terrestre à une vitesse dix fois moindre.

Nous survolâmes l'Asie, l'océan Pacifique, puis ce fut la face nocturne de notre planète mère.

L'Atlantique nord fut survolé à une altitude de dix kilomètres seulement, au-dessus de l'Islande, nos propulseurs avant freinèrent notre course. La côte norvégienne apparut et nos pilotes passèrent aux commandes manuelles.

Nos radars entrèrent en action. Par l'effet des absorbeurs de pesanteur, nous pouvions rester suspendus, immobiles. Il nous fallut à peine une demi-heure pour localiser le point prévu pour notre atterrissage.

Nous avons établi avec une certitude absolue que le petit îlot rocheux, juste à l'entrée du Fjord de Sogne, était totalement vide en 1811; les voiliers de cette époque ne s'aventuraient guère dans ces

eaux pleines d'écueils. Si des pêcheurs s'apercevaient de notre présence, peu importerait. Il n'y avait pas de moyens de communication rapides à cette époque. Et s'ils avaient pu faire part de leurs observations, personne n'aurait ajouté foi à leurs dires.

L'îlot se dessina nettement sur les écrans. Des côtes rocheuses et découpées, plongeant à pic, des baies profondes. C'est là que nous devons nous poser.

Les machines stoppèrent, l'incroyable voyage venait de prendre fin.

Personne en vue, et pourtant, en 2005, d'innombrables unités spéciales y grouillaient. Vers le haut, à l'endroit où un rocher pointu semblait vouloir percer le ciel, nos hommes s'étaient établis.

Les soldats et officiers du C.E.S.S. nous y attendaient et les côtes déchirées de la Norvège abritaient des porte-avions et des sous-marins atomiques.

La côte avait été déclarée zone interdite sous le prétexte de manœuvres navales avec tirs de précision. Tout avait été mis en œuvre pour nous fournir ce dont nous avions besoin.

Nous quittâmes le cube. Le bruit des bouteilles à air comprimé, gonflant les maisons préfabriquées, nous y accueillit. On déchargea le matériel, puis, en dernier lieu, nous sortîmes nos chasseurs plasmiques.

Nous venions d'établir un camp de base de l'an 2005 en 1811 !

On monta les stations radio, radar et asdic. Tous les appareils pouvaient être utilisés sur n'importe quelle longueur d'ondes. Les radios étrangères étaient localisées automatiquement.

Tout cela avait demandé quelques heures à peine. Je m'adressai à Goldstein.

— Professeur, nous nous sommes posés en plein dans le mille avec notre cube. Retournez chez nous et ramenez le reste. Nous attendrons.

L'appareil disparut tandis qu'Annibal claquait des dents. Le vent était frisquet, nous étions dans les premiers jours de juin et le ciel était couvert de nuages sombres.

— Je suis angoissé, me dit-il. Je ne peux pas t'expliquer à quel point je suis angoissé. Raconte-moi une bonne blague pour m'aider à supporter cette tension.

Je souriais jaune. L'un des soldats me demanda en hésitant :

— Monsieur, que devons-nous faire si Goldstein ne revient pas, s'il a un accident ?

— Il nous appartiendra alors de choisir de quelle manière nous

voulons terminer le reste de notre vie. Ce serait le non-retour. Nous ne serions pas en mesure de construire un appareil similaire. Nous savons tout juste nous en servir. Notre science s'arrête là.

Annibal alla inspecter le dépôt, le capitaine Lobral avec ses deux hommes d'équipage se chargea des chasseurs. On vérifia tout l'armement. Les antennes radar avaient commencé leur ronde incessante. Une demi-heure d'intense activité avant le retour du convertisseur.

Ouf ! Deux cents hommes supplémentaires, des propulseurs spéciaux furent déchargés et la première batterie lance-missiles installée. Les fusées pourvues d'ogives nucléaires pointaient leur charge mortelle vers le ciel.

— Eh bien, en route ! dit Annibal, soudainement devenu entreprenant.

— Vous vous rendez compte que vous traversez constamment l'existence énergétique d'autres êtres humains ? questionna Goldstein. Parce que, à l'endroit où vous vous tenez, j'ai remarqué, juste avant mon départ, des forteresses volantes avec tout leur équipage en état d'alerte.

J'en avais ras le bol d'entendre Goldstein faire allusion à son triomphe scientifique.

Il rit en me voyant aller vers le cargo aérien apparu quelques instants plus tôt. Ils avaient même pensé à apporter des chevaux.

Cela promettait...

CHAPITRE VII

Par habitude, je levai le bras gauche pour consulter mon bracelet-montre. Mais tout ce que j'aperçus, ce fut la manchette en dentelles de ma chemise. 10 juin 1811, l'aube pointait Les flots cristallins d'un fleuve majestueux n'ayant jamais connu la pollution s'écoulaient près de moi. Il s'agissait de l'Oder. Les étoiles pâlissaient et nous entendions le bruit décroissant des réacteurs atomiques.

Le cargo avait repris l'air après nous avoir déposés tout près du rivage.

Je m'enveloppai frileusement dans ma cape à la dernière mode, mon habit vert pomme, mon pantalon collant et les bottes cavalières au goût de l'époque. Mais ce qui me mettait affreusement mal à l'aise était cette énorme cravate nouée autour de mon cou engoncé dans un haut col amidonné. On m'avait remis une superbe ceinture-écharpe et une magnifique épée. Le pistolet à double canon passé dans ma ceinture était tout aussi monstrueux, lourd et d'une capacité de feu minime.

C'était le calme plat. Pas même une barque de pêche à l'horizon. La route vers Furstenberg se trouvait derrière nous et un petit bois nous protégeait des regards curieux.

Nous montions deux pur-sang et deux chevaux de bât transportaient nos bagages et les sergents Tundry et Polks auxquels on avait assigné le rôle de serviteurs. Leurs vêtements étaient plus simples et plus pauvres que ceux portés par Annibal et moi.

Des seigneurs en 1811 se devaient d'être accompagnés de leurs valets.

De nombreux documents, passeports et lettres d'introduction faisaient de moi le comte Eberhard de Laufenstein, citoyen des Etats-Unis et colonel des armées confédérées. J'étais le descendant direct d'un noble allemand tombé en déconfiture et ayant rejoint le Nouveau Monde au moment de la guerre d'Indépendance.

Annibal, pour sa part, était capitaine de l'armée des Etats-Unis, un simple roturier. Il portait le nom de Jérémie M. Snatcher. Ses vêtements, son écharpe, son épée ne laissaient subsister le moindre doute sur son état militaire.

Nous avons renoncé à revêtir nos uniformes historiques. Nos documents d'identité étaient parfaits et je portais sur moi une lettre

manuscrite du tsar Alexandre 1^{er} de Russie, me recommandant chaleureusement. Les Russes avaient fait un travail très soigné.

Une montre spécialement préparé ronronnait dans mon gousset. Un truc informe en or à dix-huit carats. Un horloger de l'époque dans laquelle nous nous trouvions serait tombé en syncope à la seule vue du mouvement minuscule qui l'animait. Le reste de cet instrument volumineux abritait un poste émetteur-récepteur de sup-ondes ultra-courtes.

La sortant de mon gousset, j'appuyai sur le remontoir servant de contact et la portai à mon oreille.

— HC-9 parle, HC-9 parle, répondez...

— TS-19, entendis-je. Communication parfaite. Je suis à quarante kilomètres de votre point de chute à bord d'un bombardier atomique. Nous avons connecté les relais avec la base. Des ordres ?

— Rien pour l'instant. Ne vous faites pas repérer.

— Nous venons de recevoir un message. Le professeur Goldstein s'était rendu « là-haut ». Il en revient à l'instant. Le patron a réussi. La presse mondiale délire. On leur a jeté en pâture la disparition du cube ! Tantulf s'est fait officiellement arrêter sous l'inculpation de vous avoir prêté main-forte. Les média répandent le bruit que vous avez obligé le professeur Goldstein à vous aider à enlever le cube martien. La Space Force est en alerte rouge. Ah ! vous parlez d'un ramdam, c'est merveilleux !

Vraiment, si nos amis inconnus n'apprenaient pas le vol du convertisseur, c'est que le diable s'en mêlerait !

Nous avons constaté qu'ils réapparaissaient régulièrement en 2005 ; ils avaient besoin de se réapprovisionner et cela ne leur était pas facile. Ils devaient agir avec beaucoup de circonspection, même pour acheter une boîte de conserve !

— Merci, je vous recontacterai plus tard. Faites le nécessaire pour assurer le fonctionnement de votre neutralisateur de radar.

— Fiez-vous à moi. Aucune station radar normale n'est capable de me localiser.

Annibal arriva. Ses bottes écrasaient la terre humide.

— C'est pas tout ça, j'aimerais mieux que ces démons à quatre pattes soient pourvus de boutons de commandes ! Ils sont têtus, oh ! là là !

Il jeta des regards menaçants vers les chevaux. J'entendais nos

« valets » parler calmement aux animaux. Rien n'étonnait les soldats de la garde spatiale.

Annibal avait pris son air de martyr. L'idée de traverser le passé sur le dos d'un cheval ne lui disait rien. Pourtant, c'était un excellent cavalier dont les jambes atteignaient à peine les étriers.

Doucement, les gars ! Si vous cassez les œufs dans cette caisse, les vitres tomberont à Berlin, cria-t-il à l'adresse des « serviteurs ».

Polks ricana. Ses longs cheveux étaient retenus dans la nuque par une bande en peau de crotale.

Le sergent Tundry, spécialiste des attaques modernes, s'approcha tranquillement, portant deux fusils grossiers à gros canon, crosse en bois et percuteur à pierre à feu.

Inimaginable, ce que nos spécialistes avaient réussi là ! Un autre canon était incrusté dans le bois. Le percuteur à pierre à feu camouflait le chargeur automatique d'une mitrailleuse moderne et la crosse contenait un chargeur de rechange avec 220 projectiles. Lorsque ces armes se déclenchaient, les mini-missiles à allumage électrique contenant des charges thermiques de Thermonital sortaient du canon. Nos pistolets étaient du même modèle, mais les chargeurs plus petits ne contenaient que cinquante projectiles thermiques.

Cette seule partie de notre équipement nous donnait une supériorité manifeste sur l'adversaire, et tout était parfaitement camouflé.

— Chargés, sécurité verrouillée, dit Tundry. Chargeurs de réserve dans les bagages sur les chevaux de bât. Deux chargeurs dans les fontes de votre selle, monsieur.

— Bien, nous camperons ici jusqu'à 8 heures. Allumez le feu, Polks. Pour la dernière fois vous pourrez vous servir des boîtes de rations. Nous partons juste après 8 heures. L'attaque armée sur l'escadron des cuirassiers lourds dont parle l'historien allemand a eu lieu dans la matinée du 11 juin 1811. Donc demain à la même heure. Nous allons passer à cheval pour voir nos possibilités de camouflage. Les faits ne pourront plus changer, nous sommes simplement en avance d'un jour. L'ordinateur a trouvé, selon le rapport de l'officier prussien, que les gens et les chariots ont passé la nuit du 10 au 11 juin 1811 dans une auberge à Furstenberg. Il faut la trouver. Vous, Polks, attention à votre vocabulaire ! Pas d'expressions du XXI^e siècle, surtout pas de O.K. !

— O.K. ! monsieur, oh ! je voulais dire, à vos ordres, monseigneur !

Annibal semblait goûter la situation.

— Toi, le minuscule, même si tu es le descendant direct d'Annibal, comme tu le prétends, ne fais pas l'imbécile et ne joue pas à l'invulnérable. Les balles de plomb de l'époque actuelle ont des suites très désagréables ! Et l'histoire en fait foi : on savait viser à cette époque !

Les hommes s'amusaient franchement de la colère du gnome qui insultait une nouvelle fois mes ancêtres.

Je m'étais calmé et inspectais avec Tundry le petit bois, me rendant jusqu'à la route. Sur notre chemin, nous rencontrâmes quelques paysans.

Ces hommes et ces femmes faisaient naître en moi des sentiments complexes. Pour la première fois nous avions rencontré des hommes du passé. Nous les regardâmes un bon moment, jusqu'à ce que Tundry se mît à pester en montrant le champ. Deux hommes âgés s'étaient attelés à une charrue, des femmes la poussaient.

— Ne t'énerve pas, Tundry, je Suppose qu'ils ne possèdent plus de chevaux. Toutes les bêtes à peu près valides étaient réquisitionnées en ce temps-là par l'armée napoléonienne. La Prusse n'avait plus ni hommes, ni animaux de trait ou de selle, ni produits alimentaires. Triste période à mon avis. Ces gens-là essaient tout simplement de faire leurs labours du mieux possible ; de toute manière, ce champ est certainement la propriété d'un noble. Venez, et n'oubliez jamais que ces temps-là sont révolus !

— Il y a de quoi devenir complètement fou !

— C'est une affaire démentielle. Mars nous a laissés un legs à deux tranchants.

A notre retour, le feu de camp brûlait, tin petit feu, ne dégageant pour ainsi dire pas de fumée. Polks s'y entendait. J'appuyai sur le bouton et fis chauffer mes haricots, après avoir ouvert la boîte de conserve.

— Si un de ces ancêtres te voit, tu seras brûlé séance tenante comme sorcier, dit Annibal. Il paraît que c'est encore arrivé en ce temps-là.

Passé 8 heures, nous sellâmes les chevaux. J'avais un magnifique cheval bai et Annibal une superbe jument noire. Les chevaux de nos laquais étaient moins beaux mais solides. Une fois en selle, je me sentis mal à l'aise. Polks pestait, craignant pour la partie la plus précieuse de son individu et Annibal se plaignait de ne pouvoir passer les pieds dans les étriers, beaucoup trop longs. Nos mousquets magiques étaient dans les fontes, nous pouvions les atteindre à tout

moment.

Nous évitâmes de rencontrer des paysans lorsque nous prîmes la route, puis les chevaux eurent le droit de se dérouiller les pattes en galopant.

Annibal et les sergents se tenaient en selle comme des Américains typiques. N'importe quel officier de cavalerie prussien en fût tombé en syncope. Mais nous avions prévu les questions insidieuses.

Dans le fond, pourquoi des Américains ne se tiendraient-ils pas en selle comme des Américains ? C'était dans l'intérêt du plan de nous faire remarquer de la sorte. Il fallait bien que quelqu'un s'adresse à nous, puisque nous ne savions pas à qui nous adresser ! C'était risqué mais il n'existait pas d'autre solution. Il fallait à tout prix retrouver le « maître » et son convertisseur.

La question fusa de l'arrière.

— Monsieur, où se trouve la route nationale ? Ce chemin de campagne semble ne plus vouloir prendre fin.

Ces deux soldats avaient pourtant reçu un enseignement approfondi et accéléré.

— Polks, espèce de voyageur farfelu dans les espaces temporels, nous y sommes, sur la route nationale. Vous imaginiez-vous les routes de ce temps à six voies, soigneusement asphaltées, aux dispositifs électroniques de règlement de trafic et aux œuvres d'art suspendues ? Bon Dieu ! revenez à vous, nous sommes en 1811 !

Nous rencontrâmes de plus en plus de paysans se rendant à leurs champs. Quelques uns possédaient encore de vieilles rosses, la plupart servant d'animaux de trait pour leur misérable carriole.

Quand nous fûmes à leur hauteur, ils s'empressèrent de dégager le milieu du chemin, saluant très bas, d'un air de profonde soumission, ce qui nous mit fort mal à l'aise. Pour un peu, Annibal se serait arrêté aux côtés d'un vieil homme le saluant plus bas que terre.

— Avancez donc, bande d'imbéciles ! Pour ces gens-là nous sommes des seigneurs ! Pensez à la date !

Vers midi, le clocher de Furstenberg s'éleva au milieu de la plaine. Un village entouré de murs assez bas et fermé par quelques portes. Juste devant les murailles se trouvait un camp composé de tentes multicolores. Quelques soldats s'y exerçaient à grand bruit, sous la direction d'un sous-officier moustachu. Il me sembla reconnaître une unité de cavalerie.

— La Prusse au service de la France, tel fut le commentaire d'Annibal. Je me demande si ce sont bien nos cuirassiers.

J'ensuis sûr. Ils ont de gros chevaux, de grands sabres et des

cuirasses. Attention, voici des officiers !

— Ils semblent avoir inspecté les environs !

— Et vous, bas les pattes. Ne touchez pas à la crosse de vos pistolets. N'oubliez pas que vous jouez le rôle des valets. Tenez-vous à une distance respectueuse.

Nous continuâmes. Annibal, d'un rang inférieur au mien, me suivait à une demi-encolure.

De simples soldats formaient l'escorte des quatre officiers. Je les examinai aussi intensément que me le permettait la bienséance. Celui qui les conduisait, un homme grand et mince, était capitaine. Cela correspondait au récit de l'archéologue allemand Rubner.

Nous arrêtâmes nos montures et je pris mon air le plus hautain pour saluer d'un simple signe de tête.

L'officier de la petite troupe s'était aperçu, d'un coup d'œil sur nos vêtements, qu'il n'avait pas affaire à de la simple populace. Il se présenta donc d'un air suffisant.

— Baron de Zullwitz, capitaine breveté de Sa Majesté le Roi de Prusse. Où donc se rendent ces messieurs ?

Son ton était sec et cassant.

— Mes salutations, baron. Comme toujours, les sujets de sa Très Gracieuse Majesté sont à l'exercice. Eberhard, comte de Laufenstein, à votre service. Colonel de l'armée des Etats-Unis d'Amérique, actuellement en voyage d'inspection à travers les pays de Sa Majesté l'Empereur des Français, sur ordre de monsieur le président des Etats-Unis.

Je m'inclinai légèrement. Nous nous amusions du visage étonné de l'officier et de ses trois subalternes nous regardant d'un air ahuri.

— Je tiens à vous exprimer mon émerveillement, comte. Vous parlez de cette contrée sauvage où des créatures de basse extraction osèrent élever les armes contre les représentants légitimes de Sa Très Gracieuse-Majesté Britannique ?

Annibal déglutit. Il connaissait parfaitement la langue allemande et avait du mal à ne pas réagir en entendant ces paroles présomptueuses. J'avoue qu'il ne m'était pas facile de garder mon sérieux.

— Oui, baron, c'est de ce pays que je parlais. Sous la conduite de George Washington, les Etats-Unis sont devenus indépendants. Me permettrez-vous de vous présenter M. Jeremie Snatcher, capitaine de l'armée des Etats-Unis.

Le salut raide et hautain du baron à l'intention d'Annibal nous fit comprendre combien l'incrédulité, la méconnaissance des faits et la présomption pouvaient avoir des conséquences inattendues. Zullwitz nous en fournissait la preuve.

Mais quels étaient donc les idéaux, la conception du monde de ces gens ? Si j'avais appris au baron ce que je savais, c'est-à-dire la fin des régimes féodaux, il m'aurait pris pour un fou.

Annibal était pour lui une créature bizarre dont on pouvait, puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, à peine s'accommoder. Les officiers de l'escorte du baron demeurèrent muets. Des officiers prussiens ne pouvaient élever la voix en présence d'un supérieur !

— Pôlks, serviette de cuir et documents !

D'un bond, le sergent quitta sa selle et me rejoignit. Il s'inclina profondément en me tendant le portefeuille.

— A vos ordres, monseigneur !

Le gnome réprimait un fou rire. Pourvu qu'il se contienne ! J'en avais des sueurs froides !

— Euh, c'était en somme ce, euh... langage ? demanda le baron.

— Anglais américanisé, baron. Puis-je me permettre de vous présenter mes passeports et lettres d'introduction ? Voici mes ordres de la main du tsar Alexandre. Ses soldats et fonctionnaires sont tenus de me prêter aide et assistance. Mes papiers de légitimation en tant qu'envoyé extraordinaire du président des Etats-Unis. Une lettre d'introduction du prince Metternich puis un laissez-passer de Sa Glorieuse Majesté l'Empereur. Voulez-vous également jeter un coup d'œil sur la lettre de votre Très Gracieuse Souveraine, la reine Louise de Prusse ?

Le pauvre, il semblait littéralement se ratatiner. On nous avait équipés de documents percutants et je ne lui avais pas encore montré la totalité de nos lettres de créance !

— Mes remerciements les plus profonds, monsieur le comte de Laufenstein ; soyez assuré de toute mon aide. Vous permettez...

Il s'adressa à un de ses hommes de troupe.

— Qu'il se rende immédiatement, aussi rapidement que possible, chez l'aubergiste de Furstenberg et qu'il s'occupe de la réception de Son Honneur le comte de Laufenstein. L'aubergiste peut être assuré de vingt coups de bâtons s'il n'exécute pas mes ordres.

Qu'il fasse préparer un repas succulent !

Le cuirassier partit à la vitesse de l'éclair. On me rendit les documents et l'officier me pria de bien vouloir lui accorder la faveur de m'escorter, car il supposait que nous aimerions nous restaurer à Furstenberg. Il nous présenta ses officiers qui se tenaient sur leurs chevaux comme si on leur avait glissé des manches à balai dans le dos.

Lorsque je lui appris qu'éventuellement nous ferions halte pour plusieurs jours à Furstenberg, il en fut ravi. Il s'efforçait d'utiliser les quelques bribes d'anglais qu'il avait glanées. C'était curieux, mais il parlait merveilleusement bien le français. J'avais du mal à m'y faire, nous étions retournés de cent quatre-vingt-quatorze ans en arrière.

Il semblait avoir repris confiance. Arrivés presque aux portes de la bourgade, il me demanda :

— Je comprends difficilement, comte, comment un homme de haute naissance et d'un rang tel que le vôtre puisse se trouver parmi ces barbares. Il m'a été rapporté beaucoup de choses au sujet de ces misérables osant se rebeller contre leur souverain.

— Vous parliez des Etats-Unis, je suppose, cher baron. C'est que par-delà l'océan les hommes parlent du droit à la liberté et des droits de l'homme et du citoyen égaux pour tous. Mon père se battit dans les rangs des troupes révolutionnaires contre les troupes britanniques. Il y a beaucoup d'Allemands là-bas. Toutefois, ma famille possède encore ses terres ancestrales en pays de Hesse.

Annibal était mis à rude épreuve. Il comprenait chaque mot. Mais il se contentait parce que, ainsi qu'il m'expliqua plus tard, cet officier prussien avait été placé devant un problème inconnu.

Seule la rue principale du petit bourg de Furstenberg était pavée. Vers la place du marché, un certain nombre de personnes agitées discutaient. Le messenger devait avoir fait son devoir.

— Voici l'auberge. Soyez assuré, monsieur le comte, que tout sera mis en œuvre pour vous assurer un séjour agréable.

— Baron, puis-je vous demander, avec tous vos officiers, de me faire l'honneur de dîner avec nous, ce soir ? Je suis venu en Prusse pour y étudier les sciences militaires et je suis certain que vous pourrez m'apprendre beaucoup de choses !

Annibal et Tundry me regardaient, curieux. Ils parlaient parfaitement l'allemand, ce qui était nécessaire pour notre mission. La dévotion avec laquelle l'hôte nous accueillit lorsque les officiers furent repartis nous toucha. Annibal essaya ses charmes sur une accorte servante, ce qui me permit de lui dire :

— Es-tu certain qu'il ne s'agit pas là de ta grand-mère ? Pense à ton crâne dégarni et fiche la paix à la petite.

Pour un peu, ses regards m'auraient transpercé. L'aubergiste qui tournait autour de nous en nous assurant de son entier dévouement, me fatigua.

L'auberge était très propre et on transporta mes bagages dans une chambre dont on avait fait déguerpir un marchand ambulant sans autre forme de procès à l'annonce de notre arrivée. Et cet imbécile de marchand s'inclina de surcroît en nous assurant qu'il était très honoré d'avoir pu céder son logis à un homme de si noble naissance !

Tundry et Polks, pourvus d'un galetas minable, surveillaient nos bagages avec des yeux de lynx. Ils avaient sué sang et eau au moment du transport de la caisse contenant les micro-bombes.

La servante reparut et Annibal prit un air de petit maître pour demander :

— Ma belle, avez-vous fait le nécessaire pour mon bien-être ?

La fille partit en rougissant et en balbutiant devant tant de bonne grâce et j'enfouis mon visage dans l'oreiller pour ne pas éclater de rire. Quel curieux spectacle que le gnome vêtu d'un habit rose bonbon et se pavanant comme un échassier ! Tundry et Polks n'en pouvaient plus. Annibal était vexé de nos rires.

— J'en ai assez, la galopade des chevaux et les aboiements des chiens me suffisent. Je demanderai mon changement d'affectation. Personne ne m'honore comme il sied. J'ai reçu l'ordre de me conduire selon les règles de cette époque.

— C'est exact, mon vieux; si la petite connaissait ton véritable aspect physique, elle n'aurait pas rougi. Tu attendras que je sois prêt.

— Tu veux les éblouir de ta beauté radieuse ! D'accord, mais ne t'étonne pas si j'estime devoir te demander réparation !

Venant de la part d'Annibal, aucun fait, même le plus cocasse, ne m'étonnerait.

CHAPITRE VIII

Si, quelques heures plus tôt, nous n'en pouvions plus de rire, la situation actuelle était moins drôle.

Vers 15 heures, nous avons entrepris une petite promenade à cheval dans les environs. On ne nous en empêcha pas, et de toute manière il n'y avait presque pas de militaires en vue. Les paysans ne nous gênaient en rien

Nous avons quitté Furstenberg en direction de Francfort sur l'Oder. Deux kilomètres plus loin, à l'extérieur de la bourgade, une ferme solitaire était érigée à l'orée d'une petite forêt. C'est là que nous aperçûmes les trois chênes. Déjà, à cette époque, ils étaient vieux de quelques centaines d'années. Les photos prises par le docteur Rubner en 2005 montraient peu de changement dans leur aspect.

C'était donc en cet endroit que la lutte avait eu lieu ! Nous rentrâmes à l'auberge au galop pour visiter la ville de Furstenberg.

Ce fut vers 20 heures que Tundry donna l'alarme. Je me rendis immédiatement à l'une des fenêtres aux vitres multicolores encadrées de plomb. Les lourdes voitures bâchées entraient dans la cour de l'auberge.

L'escorte était composée de six hommes. Trois cavaliers et trois conducteurs d'attelage. Nous apprîmes par l'aubergiste qu'il s'agissait d'un marchand ambulant de Breslau du nom de Melchior Traber. Il transportait des marchandises en provenance de Silésie vers Berlin et en avait reçu l'autorisation des autorités supérieures.

Notre ordinateur avait déterminé avec une certitude absolue que le convertisseur devait se trouver en Europe. En raison de la date, il aurait été stupide de chercher cet appareil aux Etats-Unis ou dans un autre coin du vaste monde. L'Europe était le centre de la puissance napoléonienne, actuellement en Allemagne en raison des préparatifs pour la campagne de Russie. Les entretiens de Petersbourg laissaient supposer l'imminence d'une guerre.

Le tsar hésitait à accepter les exigences de l'empereur, l'Angleterre avait la maîtrise des mers, et essayait de faire impression sur la Suède dirigée par l'ex-maréchal Bernadotte, nommé en 1810 prince héritier par le parlement suédois. La situation dans toute l'Europe était plutôt incertaine.

C'est donc maintenant que la force inconnue allait participer aux

événements.

Nous transmîmes immédiatement la nouvelle de l'arrivée du marchand ambulant à TS-19. Le bombardier atomique était suspendu à cinquante kilomètres seulement du point d'atterrissage. Tout était prêt. Quinze minutes lui suffisaient pour atteindre Furstenberg.

Le fait que nous étions censés être nobles nous paralysait. Impossible pour un comte Laufenstein de se promener dans la cour, essayant de mettre son nez dans des affaires et de regarder à l'intérieur des chariots. Annibal ne pouvait pas le faire non plus car trois hommes d'escorte surveillaient jalousement les trois chariots très rapprochés. J'avais donc chargé Polks et Tundry de s'occuper de nos montures attachées dans la cour.

Pendant ce temps, nous discussions avec le médecin de la bourgade dans la salle de l'auberge. Il avait commencé à exercer lors des batailles d'Iéna et d'Auerstaedt. J'avais mal au cœur en entendant le récit des amputations faites sans matériel et sans anesthésie. Annibal était pâle et j'espérais qu'il ne tournerait pas de l'œil.

Mais le moment tant attendu arriva. Melchior Traber, le marchand, n'avait pu rester plus longtemps dans la cour. Il fit donc son entrée dans l'auberge. Tundry le suivait et je pus voir à son air que quelque chose d'important avait dû être découvert. Nous avions donc trouvé ce que nous cherchions.

Annibal fixait le marchand d'un sourire figé. C'était sa manière de réagir dans ces cas-là. Il murmura à mon oreille :

— Regarde Traber. Souviens-toi, le savant italien disparu avait un assistant allemand. Il se faisait appeler docteur Fehrman. On nous a montré des photos. Sans la barbe, c'est tout à fait cela.

Annibal ne s'était pas trompé, mais je ne pus dévisager davantage l'homme sans donner l'éveil. Fehrman semblait se méfier. Il fit appeler l'aubergiste, demanda des explications et commença à parler à voix basse avec les hommes qui l'accompagnaient.

Pour donner le change, je fis semblant de les ignorer et commençai à haute voix le récit de mes faits d'armes imaginaires. Plus les officiers se trouvant en ma compagnie devenaient bruyants et plus ils s'enivraient, plus les soupçons de l'autre semblaient disparaître. Il devait penser que cela n'avait rien de trop extraordinaire de rencontrer deux officiers américains en voyage d'instruction dans cette bonne vieille Europe.

Vers minuit, je renvoyai notre assemblée, en faisant remarquer qu'il me fallait prendre la route à 3 heures du matin pour être à Berlin vers midi, car l'on m'y attendait. Je payai l'hôte avec deux pièces d'or américaines, saluai le marchand d'un mouvement de tête hautain et gagnai ma chambre.

— Comment ce type a-t-il pu se méfier en 1811 ? dit Annibal.

— Son subconscient. Effet psychologique en entendant notre origine.

— Je n'aime pas cela. Serait-il au courant de la disparition du second convertisseur ?

— Possible s'ils étaient allés « là-haut », mais c'est sans importance.

Tundry fit irruption dans notre chambre.

— Ce sont eux, pas de doute. Ils gardent les chariots comme s'il s'agissait d'un chargement d'or. Et l'un des hommes a commis la même erreur que vous ce matin. Oh ! vous n'avez pas recommencé, mais vous conviendrez que vous avez essayé de regarder votre bracelet-montre. De plus, il a une arme sous sa veste. Un holster j'en suis absolument certain. Je n'ai pas pu savoir de quel chargement il s'agissait. Ils sont tellement méfiants !

— Attendons. Nous nous mettrons en route peu après 3 heures du matin. Je veux être près des chênes avant le lever du soleil. Activez les préparatifs. Nous veillerons à tour de rôle.

Une dernière inspection de nos armes. Les pistolets contenant des balles explosives étaient à notre ceinture.

— Il ne faut pas qu'ils pensent que nous sommes si bien équipés !

Annibal ne semblait pas heureux !

— Et puis. Je sais bien qu'il faut obéir aux directives. Je n'aime pas l'idée d'assister sans intervenir au massacre qui aura lieu ! Tout l'escadron sera anéanti. Ne peux-tu pas empêcher cela ? Ne peux-tu pas faire modifier les ordres ?

— Nous ne sommes pas autorisés à changer le cours de l'histoire ! D'accord, nous sommes arrivés avant le 11 juin, mais cela ne nous autorise pas à changer quoi que ce soit à ce qui se produira d'ici à quelques heures. Pour nous, ces hommes sont morts depuis longtemps. Nous les avons déterrés, nous n'avons pas le droit d'intervenir.

— Mais actuellement ils sont en vie !

— Dans le flot relatif du temps, c'est le passé. N'oublie pas,

petit, que l'on nous a fait prêter serment. Nous ne sommes autorisés à attaquer qu'au moment où tout sera terminé. Sinon nous renversons tout. Nous ne connaissons pas les suites secondaires qui pourront en découler !

« Ne me dis plus rien. C'est un ordre. Je n'y peux rien, je n'ai pas réussi non plus à penser en quatre dimensions. Je ne veux pas y penser, sinon je deviendrai fou. L'histoire telle que nous la connaissons prouve bien que Napoléon a entrepris la campagne de Russie. »

— Avez-vous pu déceler des impulsions radar ?

— Rien. Personne n'a fait un essai de localisation radar. Nous avons l'impression d'un monde sans vie. Nous avons Furstenberg sur nos écrans. Pas très clair, mais il semble que quelques chariots se mettent en marche. Ils seront bientôt à votre hauteur.

Ces types avaient donc envoyé un message radio. Il n'y avait plus de doutes sur leur identité véritable. Annibal pestait et l'attente devint une véritable torture.

Au bout d'une bonne demi-heure, Polks les signala. Mais avant que je puisse entendre le bruit des sabots des chevaux, TS-19 revint à l'antenne.

— Cela a pris plus de temps que prévu car le message était très bien codé. Je vous informe de son contenu. Un certain docteur Fehrman annonçait son arrivée à Furstenberg et demandait confirmation à son correspondant à Berlin. Il disait que le chargement était en bon état et que les contrôles étaient superficiels. Il parle de deux officiers américains dont l'arrivée a causé une grande surprise. Il décrit vos deux personnes et demande si on était au courant.

Encore quelques minutes et le petit poussa la première balle dans le canon de son arme. Le premier cavalier apparut dans un tournant. Il s'agissait de Melchior Traber, alias le docteur Fehrman. Il était accompagné de l'homme aux cheveux sombres que j'avais remarqué dans l'auberge. Les chariots suivaient et le troisième homme fermait la marche.

Mes lunettes d'approche me permirent de distinguer des armes camouflées par des chiffons posées sur les sièges aux côtés des cochers.

Nous étions tous survoltés. Quand donc arriveraient les cuirassiers ?

Polks ne tarda pas à annoncer leur apparition. Le bruit de leur cavalcade accompagna le nuage de poussière soulevé par les sabots de leurs montures.

Les trois cavaliers s'activaient. Fehrman cria des ordres, effectua

une volte avec son cheval et se rendit près de la première voiture. Le cocher lui jeta une carabine. Les chariots se postèrent sur les bas côtés de la route. Les cochers prirent leurs armes et disparurent sous les bâches. Seuls les trois cavaliers étaient encore visibles.

Fehrman était inquiet. Nous n'avons jamais pu déterminer la raison poussant Zullwitz à faire examiner le chargement de plus près. Il avait dû penser à un incident quelconque qu'il avait oublié en raison de notre petite fête. De toute manière, les cuirassiers entraient maintenant dans mon champ de vision. Déployés en ligne droite, ils venaient à travers champs, coupant la route.

— Arrêtez, au nom du roi, cria Zullwitz clairement.

Il donna des ordres à ses hommes. Une sonnerie retentit. Fehrman se trouvait salement coincé. Il ne pouvait pas risquer un contrôle de son chargement.

Il n'hésita plus. Des ordres brefs. Les hommes sautèrent à terre, se camouflèrent dans les fossés et l'enfer éclata.

Je fermai les yeux et tentai de boucher mes oreilles. Ils tiraient avec des mitrailleuses modernes contre les cavaliers qui chargeaient. J'entendais les cris d'agonie et l'explosion des projectiles. Des projectiles venus tout droit des dépôts de l'armée des Etats-Unis. Cela ne prit que quelques secondes. L'homme dont j'avais vu le squelette il y a quelques semaines venait de mourir devant moi.

Le calme. Dans le fond, je vis un homme s'éloigner en titubant. Zullwitz, dont nous avions pu lire la relation des faits.

Les morts et les chevaux mourants jonchaient le sol.

Saloperie d'ordres qui m'obligeaient à rester sans rien faire, saloperie d'histoire, saloperie de savants, j'en étais malade !

Les six types refirent surface et coururent vers Fehrman. Ils tenaient leurs armes fumantes à la main.

Annibal me fit un signe, son visage semblait figé. Je me levai précautionneusement, pris ma mitrailleuse et marchai en direction des hommes. Ils ne s'en aperçurent pas, pas même lorsque j'arrivai près de l'arbre. La distance était à peine de vingt mètres. Ils étaient trop occupés à regarder en direction du champ de bataille.

Je les interpellai en anglais. Ils venaient de l'an 2005 et me comprenaient parfaitement.

— Nous sommes capables d'en faire autant. Alors, levez les bras.

Ils se retournèrent incrédules. Le visage de Fehrman n'était qu'une grimace. Ils avaient reconnu la mitrailleuse moderne. Nos mousquetons les auraient à peine fait sourire.

Trois d'entre eux, comme mus par un réflexe, levèrent immédiatement leur arme. Annibal, Polks et Tundry furent plus

rapides, mais n'eurent pas le temps de tirer.

Fehrman leva les bras.

— Vous étiez prévenus. Nous ne sommes pas des cuirassiers. Il ne faut jamais tirer sur quelqu'un dont les hommes sont bien camouflés.

Tundry les désarma. Leurs armes provenaient des dépôts de l'armée. Fehrman était ahuri, il regardait mes vêtements à la mode de l'époque et ma coiffure.

Annibal inspecta les chariots. Polks n'aperçut personne sur la route.

— Ils avaient des armes et des munitions, nous nous en doutions !

Annibal triomphait.

— Allez, les cochers, à vos places ! Conduisez les chariots dans l'ornière, là-bas, avancez jusqu'à la rivière. Nous restons près de vous. Pas un seul mouvement suspect, sinon le convertisseur martien ne vous servira plus.

— C'est donc cela, hurla Fehrman, vous avez un convertisseur. Si je l'avais su plus tôt. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous faire de nous ? D'ailleurs, tout cela ne vous regarde pas, je...

— Vous, fermez votre grande gueule.

J'étais furieux, ce criminel se sentait encore en sécurité.

Pour l'instant, il fallait passer sur les cadavres, oublier l'horreur et ne penser qu'à la mission.

— Montez, vous conduirez la première voiture. Polks, vous êtes l'arrière-garde. Les chevaux sont nerveux !

— Je veux des explications, s'obstinait le cochon.

— Plus tard. Pourquoi croyez-vous donc que nous ayons changé de dimension temporelle ?

Jusqu'à présent, le plan avait fonctionné. Il était temps de partir. Je n'avais pas l'intention de tirer sur des Prussiens qui viendraient à la rescousse.

TS-19 répondit sur-le-champ.

Il fallut à peine vingt minutes pour qu'une chose paraisse dans le ciel matinal, faisant croire aux paysans dans les champs que le jour du jugement dernier venait d'arriver.

Fehrman avait rejeté sa tête en arrière. Ses yeux ne pouvaient se détacher de l'immense cargo aérien suspendu au-dessus du fleuve

grâce à ses stabilisateurs.

— Comment avez-vous réussi à mettre ce truc dans le convertisseur ?

— Vous avez dû entendre parler d'un transport par pièces détachées.

Cinq hommes en combinaison neutre en descendirent. Ils paraissaient étranges dans cet environnement. Le pilote s'adressa à moi.

— Alors, ça a marché, docteur ?

Fehrman était abasourdi.

— Un collègue ? Vous n'allez pas me raconter que vous avez piloté vous-même le convertisseur ? Personne n'en est capable !

— Si ! Nous avons quelqu'un et il a bien fallu qu'il nous l'apprenne. Ensuite, j'ai envoyé notre ami venu du système solaire de Deneb rejoindre ses pères. Cela vous dérange ?

— Vous avez tué un Denebien. Ce n'est pas possible. Je ne vous crois pas. Ils ont des facultés psychiques énormes. Vous n'auriez même pas pu tirer Je connais leur blocage hypnotique !

— Je le connais, moi aussi. Comme je prévois le moindre incident, je me suis muni d'un mutant très capable. Vous ferez sa connaissance, il est bien meilleur que le Denebien. Allez, montez !

— Que faites-vous, hurla un des prisonniers, que faites-vous des chevaux ?

— On les laisse courir.

Nous débarrassâmes les chariots des munitions et des armes, le reste du chargement fut laissé à l'intérieur. Nous emmenâmes également nos chevaux de selle.

Je posai une bombe atomique miniaturisée dans l'un des chariots, mis le mécanisme en marche et montai dans le cargo.

Vingt minutes plus tard, nous avions atteint la Norvège. TS-19 reçut l'ordre de se tenir au-dessus de Breslau et de surveiller le trafic radio.

L'action devait commencer et mon seul espoir était que l'ordinateur n'ait fait aucune erreur dans les calculs. La donnée initiale avait été l'intelligence d'un cerveau denebien.

J'interrogeai Fehrman.

— Où avez-vous posé votre convertisseur ?

Silence, lèvres pincées.

— Il ne veut pas chanter, le petit mignon, dit Annibal. Il ne perd rien pour attendre !

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Qu'est-ce que vous avez imaginé ? Je trouve que votre engin ne correspond pas à ce que je veux. J'ai de petits projets avec Napoléon, tout comme vous, d'ailleurs, je suppose. Donc l'un de nous est de trop.

Il poussait des gloussements hystériques et pourtant son visage demeurait parfaitement impassible.

— Vous vous bercez de fantasmes. Il vous aura trouvés plus rapidement que vous le souhaitez. A côté de lui, vous n'êtes qu'un zéro, tout comme moi, comme nous tous, comparés à sa science !

— C'est bien ce que je pensais. Alors vous aussi, vous avez trouvé un Denebien ?

— C'est peut-être lui qui nous a trouvés. Mais comment le savez-vous que de tels êtres existent ? Je croyais qu'on les avait détruits, tous. Qui êtes-vous donc ?

— J'ai travaillé de longues années pour les services secrets européens, puis avec le professeur Goldstein à Haïfa. J'y ai appris pas mal de choses mystérieuses. Le reste, je l'ai découvert sur la Lune, lorsqu'on a constaté la disparition d'un convertisseur. J'ai pensé un peu, et nous voici !

Fehrman était complètement sonné. Il ne comprenait plus rien. Ce n'était pas lui que nous recherchions, mais un autre homme. Mais avant tout, il nous fallait trouver son convertisseur.

Au moment de nous poser, un message radio nous parvint. Nous enregistrâmes le signe puis l'atterrissage eut lieu de manière précipitée. Le message fut décodé en quelques minutes.

Le nombre de gens transportés par Goldstein en quatre voyages était énorme. De plus en plus de matériel avait été amené dans l'an 1811. Nos deux cents soldats auraient pu conquérir la Terre entière sans coup férir.

Nos trois prisonniers n'en virent rien. Une voiture fermée les transporta vers la maison préfabriquée contenant l'installation médicale.

TS-19 nous fit part de la destruction complète des chariots. Seuls

les chevaux de trait errant à travers champs et les cadavres des soldats tués témoignaient d'un événement diabolique. Les humains de 2005 avaient influé sur l'histoire, mais cette intervention demeurait dans les limites tolérées.

Un colonel passif du C.E.S.S. venait d'arriver d'« en haut », porteur de nouvelles instructions spéciales. Il se chargea de tout ce qui m'avait pris du temps au dépôt et au camp de base. Il donna l'ordre d'interroger immédiatement les trois hommes. Une solution de fortune, mais le temps nous était compté bien chichement.

CHAPITRE IX

Les yeux de Fehrman étaient grands ouverts, vitreux et dénués de toute expression. Signe typique de l'influence de la Ralowgaltine.

Les médecins avaient soigneusement dosé le médicament avant d'en faire une injection intraveineuse. Si l'état mental de Fehrman était normal, il passerait peut-être à travers, il récupérerait, sinon, il deviendrait fou pour toujours. La drogue avait pour propriété d'annihiler totalement toute volonté.

La réaction commençait à se faire sentir au moment où l'on me transmet le texte décodé du message radio. C'est à Fehrman qu'il était adressé ; on lui enjoignait de surveiller étroitement les Américains qu'il venait de rencontrer. On avait constaté qu'un certain docteur Stefan Raiser, avec l'aide d'un officier de la sécurité de la garde lunaire, s'était emparé d'un convertisseur. Ordre lui était donné d'arrêter immédiatement les Américains et, si besoin était, de les rendre inoffensifs. Le message ne portait pas de signature.

— C'est bon. Envoyez la réponse codée, respectez très exactement les dispositions du message reçu. Texte : « Avons quitté Furstenberg à 6 heures. Plus de contrôles. Les Américains sont partis avant nous, signé Fehrman. »

Notre radio se mit aussitôt en route. Il fallait travailler sans bavures.

Les chasseurs spatiaux volaient au-dessus de la mer Baltique, le cargo suivait. TS-19 reçut par sup-ondes l'ordre de localiser très exactement l'émetteur-récepteur. Il faudrait bien qu'il accuse réception du message. Avec un système à trois points bien équilibré, l'affaire commençait à prendre une tournure plus favorable.

L'interrogatoire commença. Les réponses étaient faites sur un ton monocorde.

Le « maître » était bien un Denebien dont le cerveau avait été transplanté dans un crâne humain. Le docteur Arturo Amalfi n'existait plus depuis plus d'un an, son corps avait été « repris » par un « maître ».

L'institution privée qui portait le nom du physicien avait déjà été fondée par le Denebien. Et le Denebien avait sorti le convertisseur de la grotte tout comme nous l'avions fait.

Mon prédécesseur avait tout simplement permis à l'étranger d'entrer dans la caverne. Le Denebien avait fait sortir l'appareil puis gardé Licard près de lui ainsi que Fehrman, l'assistant d'Amalfi. Seulement, ce dernier savait très bien qu'une intelligence étrangère avait pris possession de l'enveloppe charnelle de son patron.

Impossible d'en apprendre davantage. Une peur tellement viscérale était ancrée dans le subconscient de Fehrman que même la drogue de vérité la plus puissante ne put en extirper plus de renseignements.

Le physicien était totalement sous l'influence d'un blocage hypnotique et ses accès de panique n'étaient pas faits pour nous faciliter la tâche.

Annibal et le colonel du C.E.S.S. étaient de plus en plus inquiets, aucun renseignement d'importance n'ayant été obtenu.

Notre plan initial prévoyait la destruction rapide par une attaque surprise de l'appareil, pour empêcher les adversaires de revenir à notre époque et de commencer ensuite à rechercher les individus.

Et voilà que l'inconnu avait prévu tout cela. Fehrman ne savait rien de précis, mais il nous fournit une foule de détails sur l'organisation des criminels du temps.

Il nous apprend l'arrivée, dans les jours suivants, de Bonaparte à Berlin pour y avoir des entretiens secrets. C'était la raison du transport d'armes. Fehrman avait des papiers parfaitement en règle et cela semblait être le moyen le plus simple.

Le massacre des cuirassiers était un acte parfaitement gratuit. Zullwitz n'aurait rien pu faire, car Fehrman était en possession d'une autorisation spéciale émanant directement de l'empereur.

La signature de Napoléon et son sceau personnel mettaient hors de doute que le « maitre » et Napoléon avaient eu des tractations secrètes et que Bonaparte réagissait à ce qu'il avait vu et entendu. L'histoire ne relatait rien de ces voyages ni des tractations secrètes.

Le prisonnier balbutia des mots faisant comprendre que des dépôts d'armes avaient été établis en deux endroits. L'un d'eux se trouvait aux Etats-Unis. De plus, la bande disposait de deux avions hélico avec des propulseurs thermiques. L'un des appareils avait coulé le navire britannique. La répétition générale, Napoléon l'avait contemplée depuis Brest.

Les actions et le processus des pensées du Denebien correspondaient exactement aux trouvailles de notre ordinateur à positrons. L'année 1811 était l'année cruciale pour diriger les événements.

Je pris contact avec le colonel qui me dit :

— HC-9, c'est à vous de décider de la marche à suivre. Moi, je

ne sais rien de plus, on m'a dit de vous accorder des pouvoirs encore plus étendus si la situation devenait critique. Que comptez-vous faire ?

Tout notre plan n'avait servi à rien. Les facultés du Denebien étaient inconnues. Il aurait pourtant été facile d'aller à Furstenberg, d'attendre le moment propice, de s'emparer de Fehrman, de l'interroger à l'aide de la Ralowgaltine, de déterminer l'endroit où se trouvait l'autre appareil et de faire une attaque surprise. C'était la raison, entre autres, de la présence des chasseurs équipés d'émetteurs énergétiques martiens.

Tout notre bel édifice était tombé à l'eau.

— Si nous envoyons un message urgent, avec le professeur Goldstein, il y a des chances que le Vieux trouve une solution.

— Tu as de bonnes idées, mais le temps ne le permet plus, Annibal. Si l'adversaire s'aperçoit de la disparition des trois chariots, il verra ses soupçons confirmés. Jusqu'à présent, nous l'avons lanterné avec le message fictif. L'appareil se trouve quelque part à, ou autour de Breslau. Mais où ? C'est une grande ville, Breslau, la capitale de la Silésie !

Le colonel Sommers émit la proposition de détruire la ville et les environs par une bombe à hydrogène.

— Vous êtes devenu fou, Sommers, jamais je ne vous y autoriserai. Cette responsabilité est trop grande.

Il essaya de me convaincre par tous les moyens, invoquant la lutte sans merci contre l'intelligence étrangère qu'il fallait mener pour le bien de l'humanité de l'an 2005. Parlait d'une dictature mondiale que l'étranger établirait et autres perspectives horribles. Il était sérieux, le colonel, blanc et tremblant, mais décidé.

— Docteur, dis-je, donnez le contre-poison au prisonnier et essayez de faire tomber le barrage hypnotique. Je vais faire chercher Manzo le mutant. Il se pourrait que ses dons naturels de télépathie lui permettent de sonder le subconscient de cet homme.

Une idée me vint et je m'adressai en souriant au colonel.

— Pas question de suivre vos conseils, mon cher. L'histoire ne dit rien sur la destruction totale de la ville de Breslau et de ses environs. Etant donné que notre adversaire vient seulement de commencer l'exécution de ses projets, il est arrivé autre chose. La relativité de l'espace-temps est une chose bien curieuse. Si au bout d'une heure vous n'arrivez pas à débloquent l'état hypnotique de Fehrman, alors nous serons obligés d'agir différemment !

— Que ferez-vous ? Il n'y a qu'une solution par la force, répondit le colonel. Et je le regrette tout autant que vous.

— Je sais bien, mais attendons. Nous avons encore un as dans la manche, peut-être même deux ! Attendez une heure et vous verrez.

Annibal sortit avec moi. Seuls les officiers de service restaient avec le prisonnier. Une fois dehors, le petit saisit ma manche et me demanda, mal à l'aise :

— Tes as dans la manche, c'est du bluff ?

Mes yeux se portaient sur le convertisseur. Il était toujours posé en plein milieu du cercle blanc. Les quatre voitures spéciales lance-missiles se trouvaient un peu plus loin. La bombe atomique était prête à prendre sa course meurtrière. Il fallait simplement mettre les détonateurs en place.

— Je ne pense pas que cette solution-là serait une victoire, lui dis-je.

— D'accord, mais l'un de tes as, je le connais. Je pense au plasma activateur de cellules ; et l'autre ?

— Ça, le minuscule, le « maître » ne s'en rendra compte qu'une fois les dés jetés. Nous en savons assez sur lui, mais lui ne connaît pas nos facultés.

Je portai ma main à la tête.

— Je comprends. Tu veux te rendre dans la fosse aux lions !

— Le plus difficile sera d'y parvenir. L'action, cela ne sera pas terrible. Envoie-moi Manzo, je m'en vais dans la station radio.

Il partit et un sentiment de solitude m'envahit. Annibal était à bout de sa résistance nerveuse. Le duel avec l'inconnu au cerveau différent requerrait des forces presque inhumaines.

Je me rendis à la station radio et le capitaine Lobral reçut l'ordre de préparer l'un des hélicoptères.

Mon plan ne permettait pas l'utilisation d'un chasseur. Il ne fallait pas que l'inconnu se doute de la puissance de notre armement. Cet hélicoptère que tout un chacun pouvait acheter librement était parfaitement approprié à ce que je comptais faire.

Je me pris presque à envier Sommers, qui avait pu, lorsque la situation était devenue critique, se décharger de sa responsabilité sur les épaules d'un agent actif du C.E.S.S., en l'occurrence moi !

La nouvelle attendue me parvint. Les deux autres prisonniers n'avaient rien pu dire d'intéressant. Le blocage hypnotique les

empêchait de parler.

Après les expériences avec Fehrman, inutile de leur poser des questions.

CHAPITRE X

La capture de Fehrman était un bide parfait. Le blocage hypnotique empêchait toute déclaration importante sur l'endroit où se trouvait l'appareil.

Manzo n'avait pas réussi davantage à sonder ce cerveau.

Nous avions pris l'air à 15 heures. Le 11 juin 1811 !

Annibal, Manzo, moi-même et Tundry comme pilote étions à bord de l'hélicoptère. Tundry avait l'ordre de ne quitter la cabine sous aucun prétexte, ni d'ôter son pouce du bouton d'alarme. C'était un mini-émetteur, appelant nos chasseurs à la rescousse si rien d'autre ne marchait.

Le convertisseur devait être détruit, quel qu'en soit le prix.

Nous tournions à quinze kilomètres au-dessus de Berlin. Les hommes du XIX^e siècle ne se doutaient pas du péril suspendu au-dessus de leurs têtes.

Notre propulseur à compression marchait à une poussée minimale. Moins vite que le son. Tundry avait beaucoup de mal à garder l'appareil dans une position stable. Les courants ascensionnels étaient à peine suffisants.

Si le « maître » disposait d'un radar valable, il nous verrait à coup sûr. Nous n'étions pas pourvus d'un appareillage neutralisateur. Mais rien ne s'était encore produit.

— Ils dorment ou quoi ? questionna Annibal. A moins qu'ils se sentent tellement sûrs d'eux qu'ils n'y pensent même pas.

Notre adversaire semblait avoir attendu ces paroles. Ils essayaient probablement de détecter l'autre convertisseur. Il devait se demander avec angoisse quelle raison avait bien pu nous inciter à choisir exactement ce jour-là dans cette année-là. La logique seule ne lui permettrait pas de défaire le nœud gordien. Cela devait l'inquiéter terriblement.

— Radar à quarante-six degrés. Phonie huit à neuf. Localisation O.K. Données transmises à la section mathématique.

Le bruit sortait de l'ordinateur. Des lignes ondulées se dessinaient sur l'écran de l'appareil.

Le rayon radar devint fixe. Cela signifiait qu'on nous tenait

exactement dans le faisceau d'un radar vidéo commandé par un ordinateur.

— Va-t-il entrer en communication avec nous ? me demanda Annibal.

— Il ne pourra pas faire autrement. Il voudra savoir. Il se sent en sécurité. Le convertisseur établit un très fort champ magnétique de défense. Il ne peut pas savoir que nous avons toute une armée derrière nous.

— Et si vous l'appeliez ? dit Tundry. Nous pouvons établir une communication vidéo.

— Attendons, pas de hâte intempestive.

L'appel attendu nous parvint peu après sur fréquence normale. Le clignotant rouge n'arrêtait pas.

A l'arrière, Manzo semblait entendre des vibrations connues de lui seul.

— As-tu trouvé quelque chose ?

— Non, monsieur. Nous sommes trop éloignés et je ne ressens rien.

Je mis le poste sur réception. L'écran s'illumina. Les haut-parleurs grésillaient. Je m'assis devant la caméra. L'autre pouvait me voir sur son écran, à présent.

Une image se dessinait sur le mien. Je reconnus la tête léonine aux abondants cheveux noirs. Le docteur Amalfi, physicien au casier judiciaire surchargé. A la différence du cerveau : il avait été remplacé par celui d'un Denebien.

— Je savais bien que je n'avais pas affaire à de purs esprits, lui dis-je. Je me demandais bien qui, en 1811, se servait d'un appareil vidéo dernier modèle. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Bonjour, docteur Raiser. Soyez le bienvenu au XIX^e siècle !

— Ainsi, vous me connaissez. Comment se fait-il... ?

— Votre photo fait la une de tous les journaux ! Et ce cher Bilbore aussi. Vous êtes célèbres, messieurs.

— Oui, Bilbore est derrière moi. Il est raisonnable d'être entré en communication avec vous.

Je suppose que vous n'en doutez pas ? Dans quelques instants, un

missile téléguidé fera sauter votre appareil. Vous avez pris les choses à la légère. Vous rendez-vous compte que vous marchez dans mes plates-bandes ?

Annibal fut pris d'un accès de franche gaieté. Cette menace lui rendait son équilibre.

— Mon cher collègue, ôtez donc votre doigt du bouton de mise à feu. Fehrman a dû supporter quelques petites séances fort douloureuses. Il se refusait à coopérer. Quoi qu'il en soit, trêve de cachotteries. Je sais que le cerveau du véritable Amalfi n'est plus dans son crâne depuis un certain temps déjà.

— Cela ne vous servira pas à grand-chose. Mon collaborateur ainsi que les armes sont remplaçables. Gardez votre cap. Si vous en changez, le missile sera mis à feu. Vous savez que votre appareil lourd ne pourra pas échapper à l'engin. Il me faudrait encore quelques renseignements.

— Vous me sous-estimez. Le professeur Goldstein est à bord de mon appareil, de même que certains objets extrêmement précieux qu'un être de votre race a demandés dans ses ultimes instants. Mais je n'avais pas la moindre raison de les lui donner. Le convertisseur marche sans le secours d'un Denebien.

L'Extraterrestre sursauta. Ses yeux brillaient de rage.

— De quoi parlez-vous ? Vous avez osé tuer un « maître » ?

— Rabattez votre caquet, Amalfi. Le cerveau dans le corps d'une femme a cessé de vivre. Mais elle m'a appris l'importance du plasma activateur des cellules. Vous nous prenez pour des débiles ! Vous ne croyez pas sérieusement que je serais venu à bord d'un engin lourd et lent sans protection efficace ?

« Bref, Denebien, j'ai trouvé les stocks à Zonta. C'est moi qui détiens le plasma sans lequel vous ne pourrez pas vivre. »

— Vous mentez !

— Vous croyez ? Ce sont des cylindres longs comme le bras, de couleur rouge. Au milieu de chacun d'eux, il y a un petit climatiseur. D'autres preuves ? Si vous en voulez, c'est que déjà vos facultés intellectuelles déclinent. Votre collègue est mort, ses tissus cellulaires sont morts. Etes-vous arrivé au même stade ?

Le Denebien réfléchit intensément.

— Supposons que vous déteniez ce produit. Que voulez-vous en faire ?

— Le vendre, tiens donc ! Je vous propose un marché, inutile de dire que le plasma ne se trouve pas à bord. Je suis venu en raison du lieu de capture de Fehrman. Je pensais que vous alliez nous remarquer. Dans la même période, s'il y a deux groupes différents ayant des intérêts similaires, l'un est de trop. A moins que je ne vous intéresse en tant que concurrent dangereux. J'ai moi aussi des armes nucléaires et mon plan est établi dans ses moindres détails.

— Que proposez-vous, docteur Raiser ?

— Une alliance. Je peux imaginer le but de vos dispositifs. Je veux le pouvoir, moi aussi. Allions-nous, si vous voulez éviter des ennuis considérables. Je suis en position de force, car vous mourrez sans plasma. Mais j'aimerais utiliser les résultats de vos travaux. Fehrman parle d'une rencontre avec Napoléon, dans les jours qui viennent.

Le Denebien avait repris sa maîtrise. Notre arrivée, c'était pour lui un véritable coup bas.

Annibal souriait. Il avait compris ce que je projetais.

Le Denebien pensait à ses énormes forces psychiques. Il croyait nous mettre hors du circuit par suggestion hypnotique dès que nous serions en face de lui.

J'ai pris connaissance de vos propositions. Nous pourrions en discuter.

— Bien. Ou nous nous allions, ou l'un d'entre nous devra quitter cette dimension temporelle. Je suppose que vous êtes dans les environs de Breslau. Fehrman en a parlé.

— Vous êtes au courant de beaucoup de choses.

Une menace sous-jacente faisait gronder le Denebien. Il me semblait qu'il avait trouvé une solution.

— Comment se fait-il que vous arriviez précisément le 11 juin 1811 à Furstenberg ?

Enfin la question que j'attendais !

— Il y a en Allemagne un certain docteur Rubner, archéologue de son état. J'ai fait sa connaissance et il m'a parlé de découvertes fort intéressantes remontant à l'époque napoléonienne. Par exemple du capitaine Von Zullwitz dont l'escadron a été anéanti aujourd'hui même. Il y a longtemps que j'étais au courant. Mais cette affaire ne devint intéressante que le jour où je fus adjoint au professeur Goldstein. On cherchait un navire spatial disparu. C'était le

convertisseur. Cela me fit comprendre toute la puissance que représentait la possession d'un tel engin. En fouillant dans le rapport de l'archéologue, je fis la découverte d'un certain Melchior Traber, alias M. Fehrman, et voilà comment je vous ai trouvé, Denebien.

J'avais raconté un savant dosage de vérités et de mensonges. Qu'il le croie ou non, tout ce qui m'intéressait, c'était d'arriver près de lui, donc du convertisseur.

— Votre intelligence me semble remarquable. Les journaux affirment que vous êtes génial !

— Merci, mais on s'en est aperçu un peu tard.

— Comment avez-vous rencontré un savant de ma race ? Vos connaissances étaient insuffisantes pour vous servir de l'appareil.

— Votre savant avait choisi le crâne d'une femme de la Terre. Elle avait réussi à devenir l'assistante du professeur Goldstein. Cela lui permit d'aller non seulement sur la Lune, mais encore dans la caverne. Au début, votre confrère nous obligea, Goldstein et moi, à suivre ses ordres. Cela changea rapidement. Il était malade et avait besoin du plasma. C'était très difficile, car il ne connaissait pas l'endroit exact, et il fallut graisser des pattes. Ensuite, votre confrère mourut.

— Vous lui avez refusé le plasma !

Je souris. La haine apparut dans son regard, brièvement mais assez pour nous mettre sur nos gardes.

— Un seul de votre race me semble plus que suffisant. N'en parlons plus. Ce n'est pas vous que je crains. Alors, cet entretien ? J'en ai assez de tourner en rond au-dessus de Berlin.

Son sourire équivalait à une condamnation à mort.

— Posez-vous. Mais n'allez pas faire de sottises. Qui vous accompagne ?

Je pris la caméra et la fis tourner. Lorsque Manzo fut à l'image, il eut un cri d'étonnement.

— Qui est-ce ?

— Un mutant des régions amazoniennes. Il se trouvait à l'institut et je l'ai amené avec moi. Il a produit un effet bœuf sur les gens de l'année 1811. Formidable. J'ai l'intention de le présenter comme Satan en personne.

— Bonne idée.

— C'est tout ? Cela ne rime à rien. Votre question a certainement un sens caché, vous cherchez à me prendre au piège !

— Je n'oserais pas, je n'oublie pas que vous détenez le plasma ! Je vous attends, nous avons à discuter. Prenez la direction de Breslau. Lorsque votre appareil survolera la ville, je vous guiderai pour l'atterrissage.

— Surtout pas de coups fourrés ! Ne croyez pas que nous vous remettrons nos armes. Si nous venons, c'est en partenaires.

— A peine croyable, ce type se sent parfaitement en sécurité, dit Annibal une fois le poste refermé. Tu as vu son air suffisant ? Ah ! nos armes ne le dérangent pas. Il est persuadé de pouvoir nous réduire à sa merci en nous lançant un ou deux coups d'œil hypnotiques. Il ment comme il respire. Tout ce qui l'intéresse, c'est de nous avoir auprès de lui.

Manzo se mêla à la conversation de sa voix grondante.

— C'est exactement cela, monsieur, il croit à l'histoire du plasma car il pense vous avoir sous son influence hypnotique. Il avait des soupçons en ce qui me concerne, mais vos explications étaient excellentes. Il est d'avis que vous ignorez tout de sa puissance parapsychologique.

La décision était proche et je me servis des sup-ondes ultra-courtes pour faire un premier rapport et donner l'ordre de mettre les chasseurs spatiaux en route. Le cargo devait se tenir au-dessus de Dresde en transportant cent cinquante hommes de l'unité d'élite. TS-19 se tenait au-dessus de Poznan dans son bombardier lourd. Un dernier contrôle de notre armement. Les fusils mitrailleurs avaient reçu des doubles chargeurs, ce qui nous permettait d'utiliser au choix, soit des projectiles thermiques, soit des balles ordinaires. Manzo avait, de surcroît, un générateur d'ultra-sons suspendu à sa ceinture, soigneusement caché.

— Tundry, en avant pour Breslau !

— Je ne crois pas que le Denebien ait mis un autre être au courant du fonctionnement du convertisseur, qu'en penses-tu ? demanda Annibal.

— Je suppose que c'est le grain de sable dans l'engrenage de ses plans.

Le Denebien nous envoyait des signaux pour nous diriger vers sa tanière. Sous nos yeux, les paysans et les animaux fuyaient,

épouvantés par cet engin diabolique. Nous ne tenions plus à rester cachés et cette peur bénigne était, nous l'espérions du moins, le seul inconvénient dont les gens souffriraient.

Une grande ferme isolée. Ou bien un paysan riche ou bien le fief d'un petit nobliau. Dans la cour centrale, une nouvelle bâtisse carrée.

— Bien choisi. Il est en sécurité, mais où donc se trouve l'appareil à chaque fois qu'il retourne dans notre époque réelle ?

— A coup sûr dans un hall d'usine désaffecté, mais pas dans une ferme, répondis-je à Annibal. Cela n'a pas d'importance.

Il nous fit poser dans une seconde cour plus petite. Le convertisseur était à demi caché par un bâtiment long.

Je m'étonnais que les autorités du pays n'aient encore rien entrepris contre cette construction monstrueuse, carrée et inhabituelle.

— Il n'a plus besoin de s'en faire, dit Tundry. Voulez-vous me dire pourquoi il craindrait que ce soit ? Il a une influence hypnotique puissante et de plus il a dû défendre farouchement l'approche de ses bâtiments.

— Tundry, surtout, n'enlevez à aucun moment votre doigt du bouton d'alarme, recommandai-je avant de m'emparer du fusil mitrailleur pour descendre. Si nous ne sommes pas revenus dans très exactement trente minutes, vous transmettez l'ordre d'attaquer. Vous n'avez rien à objecter. Ce que nous allons devenir ne vous regarde plus. Quand vous aurez donné l'ordre d'attaque, il faudra immédiatement utiliser des armes énergétiques contre le convertisseur. C'est tout.

Les hommes qui vinrent vers nous étaient vêtus à la mode de l'époque, mais ils n'en avaient pas les manières. Deux Africains se trouvaient parmi eux.

Ils étaient armés mais devaient avoir reçu des ordres stricts. Ils ne nous tenaient pas en joue. L'affreux rouquin qui nous accueillit avait un sale sourire sur sa face de nabot.

— Suivez-moi, le patron vous attend !

Cette réception me décevait un peu. Et puis je pensais à ce que le Denebien devait, forcément, ignorer. Comment aurait-il pu supposer qu'il existait sur cette Terre deux hommes totalement immunisés contre une influence hypnotique ou chimique de leur volonté ? Il n'était pas au courant de l'intervention sur le cerveau que nous avions subie. Manzo était immunisé également, mais chez lui c'était en raison de son cerveau muté.

Le rouquin se méprit sur le sens de mon sourire. Il prit un air si

insolent que je me retins à grand-peine de lui flanquer mon poing dans la figure.

Nous avançâmes en direction de la maison de maître. Lorsque le Denebien apparut sur le perron surplombant l'escalier d'honneur, je me dis que nous ne devions commettre aucune erreur.

Le convertisseur était dans le grand cube de pierre. Sinon, le Denebien n'aurait pas été en état d'apparaître à nos yeux.

Je cessai de tirer des plans en cet instant même, seul le moment présent comptait.

CHAPITRE XI

Nous étions assis autour de la grande cheminée. Manzo jouait à l'être primitif et se tenait accroupi en retrait. Nous avions posé nos armes automatiques sur la table basse et cela avait calmé le Denebien. Deux de ses hommes armés se tenaient dans la pièce. Nous avions des pistolets dans nos ceintures, tout comme eux et j'étais persuadé que, dans le maniement des pistolets de l'armée, nous les battrions à plate couture. Les nôtres avaient été trafiqués dans nos laboratoires spéciaux et, sous leur aspect normal, se cachaient des engins de mort redoutables.

Le Denebien ne portait pas d'armes. Il semblait vouloir se contenter de sa force psychique. La seule question que je voulais encore lui poser, c'était si le convertisseur pouvait être actionné par une autre personne. Cela me semblait invraisemblable, mais dans le doute...

Je me lançai donc à corps perdu dans l'action.

— Il me semble, docteur Amalfi, que nous pourrions tomber d'accord. Un chinois de mes amis a établi un dépôt au Tibet. Pour l'instant, je ne peux pas y retourner avec mon appareil, car je désire changer de quartier général. Vous pourrez envoyer un autre « en haut avec votre convertisseur. Je lui donnerai une lettre d'introduction. Vous avez tout intérêt à ce que les cylindres arrivent à bon port, c'est la raison pour laquelle je vous prierai de rester près de moi. Je ne tiens pas à ce que vous disparaissiez avec ces objets irremplaçables.

Il eut un sourire ironique avant de me répondre.

— Vous y croyez sérieusement ? Je n'ai montré à personne le fonctionnement du convertisseur.

— Mais votre confrère l'a bien fait !

— C'est qu'il était déjà très souffrant !

Ces dernières paroles furent dites sur un ton creux et désespéré. Soudainement, ses yeux devinrent vitreux, son regard lointain. Un faible tiraillement dans la nuque m'apprit qu'il se concentrait sur moi. Le grognement de Manzo n'était plus nécessaire pour m'alerter. L'Extraterrestre avait commencé les hostilités. Ses acolytes nous

regardaient fascinés. Ils étaient au courant.

Nous ressentions à peine de faibles tiraillements. Je fermai les yeux car je n'aimais pas le regard du Denebien, et puis Manzo devait recevoir mon signal.

Personne ne fit attention à lui et au geste imperceptible de sa main. Quelque chose se déclencha. Des sons audibles, passant par un sifflement strident pour atteindre enfin des fréquences que l'homme ne pouvait plus percevoir.

Le Denebien sortit de sa méditation, sa bouche s'ouvrit et il poussa d'horribles hurlements. Les deux hommes réagirent vite, mais pas assez pour battre un agent actif du C.E.S.S. Annibal avait tiré avant qu'ils aient pu utiliser leurs armes.

Ce fut infernal.

Annibal courut vers la porte en s'emparant du fusil mitrailleur, Manzo se tenait devant le Denebien, dirigeant ses faisceaux d'ultra-sons sur lui. Les cellules nerveuses ultra-sensibles de son cerveau vibraient de plus en plus. fort. Il se tordait sur le sol, dans l'incapacité d'agir.

Je sautai vers les fenêtres, cassai la vitre avec le canon de mon arme et tirai. Nous avions programmé nos chargeurs sur des projectiles thermiques.

Avant de pouvoir comprendre, les sentinelles à l'extérieur du bâtiment furent volatilisées par une chaleur de plusieurs dizaines de milliers de degrés.

Annibal avait tiré dans le vestibule. Je ressentais la chaleur et la cage d'escalier ne fut plus qu'un vaste brasier.

— Manzo, donne le signal.

Je changeai le chargeur, lorsqu'une fusillade nourrie éclata sur la gauche. Quelques-uns des hommes du Denebien s'étaient cachés derrière une encoignure. Ils utilisaient des balles explosives et des morceaux de bois, des pierres et autres éclats sifflaient à nos oreilles.

Annibal s'était accroupi à mes côtés.

— Sortons, il ne reste que les fenêtres. La baraque brûle.

Je risquai un tir bref vers les adversaires. Lorsque mes projectiles thermiques eurent érigé un véritable mur de feu, le petit se mit en mouvement.

— Manzo, file, je te couvre.

Il courut vers nous, tenant le Denebien inanimé dans ses bras. Ses membres ballottaient comme ceux d'une poupée de son.

Annibal et Manzo sautèrent et disparurent, je sautai à mon tour. Je courais à travers la cour et des balles faisaient sauter les pavés tout autour de moi. J'atteignis enfin la margelle du puits et pus me cacher.

Au même moment, un bruit infernal éclata au-dessus de ma tête.

Les chasseurs piquaient sur les bâtiments. Leurs armes automatiques tiraient sans interruption et je pus en constater l'effet.

J'atteignis le mur. Dans la cour, notre hélico sauta sous l'impact des balles. Notre chasseur, sauta également, mais Tundry avait déjà pris le large.

Nous courions tous ensemble vers l'orée de la forêt. Le corps porteur du cerveau denebien était posé sur l'épaule du mutant.

A l'abri sous les arbres, nous pûmes assister à l'explosion d'un grand hélicoptère. Quelqu'un avait voulu fuir mais n'avait pas réussi avec les chasseurs qui tenaient l'air.

Je pris mon émetteur pour donner des ordres aux pilotes de chasse.

— HC-9 vous parle. Nous sommes loin de la cour, nous tenons le Denebien. Pas de pertes de notre côté. Attaquez immédiatement la grande construction cubique avec des armes énergétiques. Le convertisseur s'y trouve. Terminé.

— J'ai compris, répondit le capitaine Lobral. Tirez-vous, ça va chauffer.

L'effet produit par les armes énergétiques martiennes était tellement destructeur qu'on avait tout intérêt à se trouver le plus loin possible. Nous courûmes comme des champions pour finalement nous effondrer sur la berge à pic d'une rivière.

Le ciel semblait hurler. Des rayons violets provenant de l'énergie nucléaire enrichie le zébraient de toutes parts, l'immense bâtisse flamba pour s'évaporer, le bruit infernal ne survint qu'après, puis ce fut la vague de choc des ondes.

Le second chasseur passa à l'attaque, le convertisseur maintenant visible devint incandescent pour partir en fumée. Des explosions secouaient toute la terre.

Loin derrière nous, le cargo atterrit. Nos soldats d'élite, suspendus à leurs rotors individuels, en sortirent tel un essaim d'abeilles.

Les chasseurs arrêtaient leur attaque. Nous restions épuisés, couchés sur la berge.

Le colonel Sommers arriva. Ses hommes avaient nettoyé le terrain. De la ferme, il ne subsistait qu'un peu de maçonnerie. Le convertisseur ainsi que la plus grande partie du matériel étaient partis en fumée.

Arrêtez immédiatement les opérations, Sommers. Nous devons partir sans délai. Posez encore deux charges nucléaires à retardement sur le tas de débris pour que rien n'en subsiste. Puis vite à nos appareils et partons. Nous sommes en 1811 et si nous restons plus longtemps cela pourrait conduire à un désastre.

— Mais il est mort !

Cette exclamation provenait d'un médecin qui examinait le Denebien.

— Mort ? Mais il n'a pas été touché !

— Combien de temps l'avez-vous soumis aux ultra-sons ? Son cerveau était déjà affaibli en raison du manque de plasma. Il était trop faible pour les supporter. Ce cerveau est mort, aucun doute.

Nous nous retirâmes rapidement car on devait s'être rendu compte des explosions et de la lueur de l'incendie à Breslau. La fumée était tellement dense que j'avais l'espoir qu'on n'avait pas remarqué nos avions. Le bruit des propulseurs serait attribué à une cause surnaturelle.

Dans la nuit qui suivit, nous pûmes anéantir le repaire du reste des criminels. Huit hommes s'étaient cachés à Berlin. Les hommes de cette époque n'avaient rien remarqué d'anormal, mais nous avions été mis au courant par Fehrman et il nous fut aisé de les reconnaître.

Annibal et moi passâmes encore huit jours à Berlin. Nous conservions pour l'instant notre base en Norvège.

Nous avons pu assister à l'arrivée, tenue secrète, de Napoléon. Il resta vingt-quatre heures dans la capitale de la Prusse. Puis il repartit.

Reling nous donna l'ordre de rentrer. Il avait pu découvrir la seconde base du Denebien. Les agents de l'Extraterrestre avaient été découverts et arrêtés ou tués.

*
* *

Le danger imminent était écarté.

Lorsque mon corps dématérialisé eut repris forme humaine, je pus me rendre compte du succès de mon second voyage.

L'île elle-même n'avait pas changé, mais d'autres gens s'y trouvaient. Des bombardiers atomiques étaient en rade, leurs lance-missiles dirigés vers le ciel. Au loin, la silhouette imposante d'un porte-avions atomique se dessinait.

Le professeur Goldstein s'effaça en souriant. Le général Reling était venu en personne. Il nous serra la main, sans dire un mot, mais il m'avait semblé entendre un gros soupir de soulagement.

— Napoléon est parti pour la campagne de Russie ! Et il est bien mort le 5 mai 1821 à Sainte-Hélène. Une vieille chronique relate un terrible incendie qui a éclaté dans une ferme. Le chroniqueur dit que le diable en personne s'en était mêlé. Vous avez fait du beau travail, Konnat !

Maintenant que la tension était tombée, je sentis tout le poids de mon épuisement. Incroyable, quelques instants plus tôt, je m'étais trouvé en plein XIX^e siècle, j'avais bu et ri avec Zullwitz !

— Une chance que ce truc ne serve pas aux voyages dans le futur, dit Annibal.

Goldstein allait dire quelque chose, mais il se tut sur un regard de Reling.

Je le regardai en pâlisant. Des soupçons monstrueux se faisaient jour en mon for intérieur.

— Professeur, vous l'avez dit vous-même, le convertisseur ne peut servir à autre chose qu'à explorer le passé. C'est vrai ?

— Euh... l'erreur est humaine, j'ai découvert de nouveaux relais. Et puis, le dernier Denebien vivant pourra recevoir du plasma dans une quinzaine de jours. Il n'aura pas le choix. Il devra nous soutenir dans nos recherches.

Je préfère ne pas citer les mots utilisés par Annibal ! Goldstein en était sidéré et le Vieux lui dit calmement :

— Ne vous énervez pas. Le convertisseur sera transporté ce jour même dans un abri souterrain du C.E.S.S. Une nouvelle loi sera édictée dans l'immédiat. Elle limitera l'utilisation de l'appareil. Mais il n'empêche que cela pourra encore rendre d'incalculables services ! Chaque crime peut être observé ou empêché au moment du délit même. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Nous nous rendîmes sur le terrain, je me demandai une nouvelle fois quelle folie m'avait fait devenir un agent actif du C.E.S.S.

Est-ce que nous arriverons un jour à assumer l'héritage légué par les Martiens ? Les doutes en moi devenaient de plus en plus précis.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AVENUE DE FONTAINEBLEAU
94270 LE KREMLIN-BICÊTRE
DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 1979
IMPRIMÉ EN FRANCE